

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!...

vendredi 23 février 1923

Sommaire :

L'Angleterre d'aujourd'hui et les conversions	Hilaire Belloc
Réponse à l'enquête sur l'esprit de la jeunesse belge	Jean Valschaerts Ch. du Bus de Warnaffe Paul Collet
Le problème flamand : Quelques conclusions	N. Wallez
L'œuvre de Ch. Maurras : Ses titres à l'intérêt des catholiques	V. Honnay, S. J.
L'Ordre	Abbé Jacques Leclercq

Les idées et les faits : Chronique des idées : Un peu de mystique, J. Schyrgens.
— Une enquête sur le nationalisme, Fernand Deschamps. — Rome, L. Picard. —
Italie, L. Picard. — France.

La Semaine

☉ L'Allemagne s'obstine toujours... A-t-elle cru vraiment que la Chambre des Communes blâmerait le geste français ! Mais la position de l'Angleterre en Orient est à l'heure actuelle trop précaire pour autoriser la rupture avec une France dont l'influence est considérable là-bas...

Il en sera, sans doute, de la Ruhr comme de la guerre : un beau matin nous apprendrons que le « front-allemand » cède partout ; car il n'y a pas que la France et la Belgique à peser sur l'Allemagne, il y a le « temps », allié puissant, qui finira par faire crier grâce à un pays privé de son principal facteur économique.

☉ Quand ces lignes paraîtront, on connaîtra le détail de la transaction que le Comte de Broqueville aura proposée à la Commission du Sénat. Une transaction entre Gand-flamand et le dédoublement n'est possible que si on fait admettre par les uns qu'il n'y aura pas moyen de faire toutes ses études en français à Gand (sauf pour les Ecoles Spéciales), et par les autres que de très nombreux cours seront maintenus en français, avec des avantages pour ceux qui présenteront leurs examens dans les deux langues. Et sans une transaction de cette sorte, comment résoudre le problème ?

Bruxelles : 38, Boulevard Botanique.



**LAMPÉ
FANAL**
TRIOMPHE DE L'INDUSTRIE NATIONALE

EN VENTE CHEZ TOUS LES BONS ÉLECTRICIENS

GROS: 30, RUE DU MARCHÉ-AUX-POULETS,
BRUXELLES. TÉL.: BR. 191.03

Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 60.000.000 Réserves : 17.000.000

Siège Social : LIÈGE, rue Georges Clémenceau, 5

Succursale : BRUXELLES, rue Royale, 68
rue des Colonies, 35

Agences : ANVERS, avenue de France, 119
BRUGES, rue Nicolas Despars, 11
CHARLEROI, Quai de Brabant, 16
COURTRAI, rue de Tournai, 30
MONS, rue de la Station, 16
OSTENDE, Square Marie-José, 1
ROULERS, place Saint Amand, 29

Bureaux : BRUXELLES-MARITIME,
place Sainctelette, 30
VILVORDE, rue de Louvain, 18
FOSES — GHISTELLES — PONT
A CELLES — SPRIMONT — THOU-
ROUT-FRANERIES — LENS s/DENDRE

Filiales : CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS, A. G. Edel-
strasse, 5, à Aix-la-Chapelle.

BANQUE D'EUPEN ET DE MALMÉDY,
à Eupen et Malmédy.

*Escompte de valeurs commerciales — Ouvertures de Crédit —
Comptes de dépôts — Avances sur titres — Lettres de crédit
et chèques sur les principales villes belges et étrangères.*

*Encaissement de coupons — Orâmes de Bourse — Dépôts de titres
— Vérification des tirages à la demande des Clients —
Souscriptions aux emprunts d'État, de villes, de sociétés, etc.*

LOCATION DE COFFRES-FORTS
CREDIT A L'EXPORTATION ET A L'IMPORTATION

La revue catholique

des idées et des faits

Journal de la Semaine

38, Boulevard Botanique, Bruxelles

Compte-chèque : 48916

Téléphone : B. 9945.

Conditions de l'abonnement :

Un an 25 francs

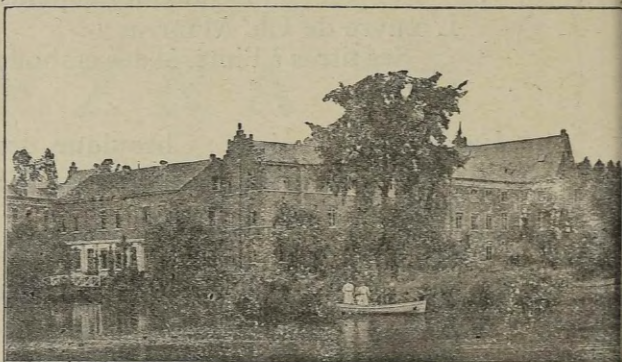
Six mois 15 francs

Le numéro 75 centimes

Pour l'étranger port en sus

Numéros spécimens sur demande

Institut S^{TE}-ANNE



DIRIGÉ PAR LES

SŒURS DE L'UNION AU SACRÉ-CŒUR

situé dans un coin du pays brabançon

à HOEGAERDE (près Tirlemont)

*au sein d'un vallon choyé par la nature
entouré d'un parc de 7 hectares*

SECTION MÉNAGÈRE SUPÉRIEURE
SECTION DES LANGUES MODERNES

Chaque élève jouit d'une chambre garnie

Prix de la Pension : 1500 francs

L'Angleterre d'aujourd'hui et les conversions ⁽¹⁾

Je me propose d'expliquer aux lecteurs français comment procèdent les conversions au catholicisme dans l'Angleterre d'aujourd'hui. Elles n'offrent pas tout à fait les mêmes caractères que celles d'autrefois, elles ne sont pas facilement intelligibles aux étrangers ; car, outre que des changements profonds et rapides sont en train de transformer chez nous l'état social et celui de l'opinion, bien différents déjà de l'idée qu'on s'en était faite il y a deux générations, on sait que les institutions anglaises, surtout en matière d'éducation, ne ressemblent pas aux institutions de l'Europe continentale, à celles de France en particulier.

Rien de plus propre à captiver l'âme, à la tenir en suspens, que le côté social de la question ; j'appelle ainsi le rapport de ces conversions à l'état actuel de la société anglaise et la manière dont elles réagissent sur cet état.

Intérieurement toutes les conversions se sont ressemblées depuis le premier siècle et se ressembleront toujours ; car l'Église est immuable et d'âge en âge adresse le même appel à une âme qui ne change pas.

Intérieurement une conversion se compose toujours de phases qui se succèdent dans l'ordre que voici. D'abord le converti perçoit l'Église catholique en tant qu'objet. Il pénètre sa nature. Il prend contact avec sa personnalité. C'est de la sorte qu'on perçoit un objet physique, antérieurement caché par un obstacle, par des ténèbres ou par un brouillard. Ensuite notre converti trouve en soi-même la conviction impérieuse que la *Chose* ou la *Personne* qu'il vient de découvrir converse avec l'autorité créatrice, c'est-à-dire, avec l'autorité divine ; que sa voix est ici-bas la seule voix par laquelle Dieu nous parle ; qu'elle exprime une Volonté suprême à laquelle se conforme harmonieusement l'ensemble des existences ou *création* ; volonté identique à la *personne* du Créateur. Cette Église, il en est certain, est la seule expression d'un tel Être : elle est unique. Rien sur la terre ne lui ressemble. Cette seconde phase est souvent presque simultanée à la première.

La troisième phase est un acte volontaire : le converti *accepte* l'autorité. Je n'entends pas ici désigner la dernière des démarches physiques, le fait d'approcher des fonts baptismaux et de recevoir le baptême, de franchir corporellement le seuil de l'Église. J'entends l'acte qui termine la conversion intérieure, à savoir : l'acte de foi. Beaucoup d'hommes accomplissent ce troisième acte, et ne vont pas plus loin, au grand péril de leur âme. La crainte les fait hésiter, ou l'indolence, ou quelque attachement. Mais, qu'un témoignage extérieur sorte, ou non, de l'acte de foi, c'est à lui qu'aboutit le procès intérieur de la conversion.

Toute conversion intérieure procède ainsi. Mais dans chaque lieu et dans chaque temps le converti appartient à une société

fort changeante. Avec les circonstances locales et temporelles varient les obstacles qui empêchent une âme de voir clair, ainsi que les voies d'accès à la connaissance. Réciproquement les conversions réagissent d'une certaine façon sur tel type de société, et d'une autre façon sur tel autre. Un païen et un protestant qui s'élèvent au catholicisme ne suivent pas le même itinéraire. Deux sceptiques, l'un élevé dans un pays de tradition catholique, l'autre dans un pays de tradition grecque orthodoxe, ne vont pas vers la Vérité par le même chemin. Un homme du xx^e siècle, pour arriver en vue de l'Église, doit contourner un saillant bien distinct de celui qui la cachait à un homme du xviii^e. Mon propos est de décrire ici les conditions spéciales aux conversions qui s'opèrent dans l'*Angleterre d'aujourd'hui*, et la manière dont ces conversions réagissent sur la *société anglaise d'aujourd'hui*.

* * *

Commençons par poser deux postulats apparemment contradictoires : I. Dans la chrétienté moderne, l'Angleterre est le pays où l'Église catholique est le moins connue ; où l'on trouve, chez les gens les plus cultivés, l'ignorance la plus crasse concernant l'histoire, la nature et les positions actuelles de cette Église. II. L'Angleterre est la seule nation non-catholique qui ait l'Église « dans le sang » et qui conserve, sans y prendre garde, une forte tradition catholique. Si l'on n'admet pas ce paradoxe, on ne comprendra rien au problème des conversions.

L'Église catholique est à ce point ignorée chez les Anglais les plus instruits que si l'on veut donner une idée de cette ignorance à des étrangers, on s'expose à n'être pas pris au sérieux. Dans tout autre grand pays moderne, la description qui en est faite passe pour fantastique, et celui qui la fait est tenu soit pour un déséquilibré, soit pour un ami de l'hyperbole. Voici quelques exemples propres à montrer l'énormité de cette ignorance. Bien qu'empruntés à des détails extérieurs, je les crois concluants.

Pendant la guerre, j'ai été reçu comme hôte par un petit groupe de mes compatriotes, gens haut placés, qui représentaient l'Angleterre auprès du gouvernement et dans l'armée d'une puissance alliée, de tradition catholique. Je demeurai quelques jours avec eux. Il y avait là des officiers généraux, de notables écrivains en fonction d'interprètes, des diplomates vieillissants dans la *carrière*, et d'autres non moins importants. Tous ignoraient : 1^o que la Messe est un rite quotidien ; 2^o qu'on la célèbre plusieurs fois et qu'on célèbre simultanément plusieurs messes dans les vastes églises des villes ; 3^o qu'elle ne peut se dire qu'avant midi. Cela semble incroyable, quoique vrai. Non seulement tous mes compagnons de table ignoraient ces rudiments de la piété catholique, mais un jour, comme j'exprimais le désir d'aller le dimanche suivant à la messe avant de me rendre à un point du front, la *forte tête* de la compagnie me répliqua : « Vous feriez mieux d'aller au service du soir ; nous ne serons pas de retour avant l'heure du thé ». Les

(1) Article publié dans le *Revue des Jeunes* de 10 février (traduit de l'Anglais par R. SALOMÉ). Nous le reproduisons avec la permission de l'auteur.

deux expressions bien anglaises *evening service* et *tea time* assaisonnaient l'incident.

Autre exemple. J'ai passé à Oxford sept années pleines. Durant tout ce temps, je n'ai pas rencontré un professeur, pas un maître de conférence, pas un gradué de collège qui eût jamais jeté les yeux sur une ligne de saint Thomas ou qui possédât sur ses rayons les œuvres du saint Docteur. Pas le moindre exemplaire de la *Somme* ; pas même une traduction. Aucun d'entre eux, dans le plus élémentaire des examens, n'aurait su répondre à la question la plus simple touchant les thèses fondamentales de la Philosophie scolastique, comme la question *Anne Deus sit*.

Je pourrais allonger indéfiniment la série de ces exemples qui sembleront incroyables à Paris, Louvain, Leipzig, Milan ou Harvard.

Voilà donc une vérité. En revanche, il est également vrai que, parmi les *cultures* non catholiques, la culture anglaise est la seule où persiste, sans que les Anglais s'en aperçoivent, une forte tradition de catholicisme. Un Anglais qui devient catholique ne rejoint pas la vérité à angle droit ; il ne vient pas heurter de front je ne sais quel obstacle qui traverserait sa tradition nationale ; il arrive suivant un angle aigu ; il est orienté sur une ligne de convergence, comparable à une voie ferrée qui biaise pour s'embrancher.

Les causes de ce fait sont historiques :

I. L'Angleterre était, et elle reste, une province de l'ancien empire romain : elle ne lui a pas échappé, comme la Prusse, ou la Scandinavie, ou l'Écosse. Aussi les racines de la foi sont-elles aussi antiques chez nous que dans les contrées de l'Europe méditerranéenne ; et c'est de Rome que vient notre culture héréditaire.

II. En Grande-Bretagne la Réforme ne fut pas un mouvement populaire ou national. Elle a résulté, par accident, d'un changement causé par le schisme dans notre organisation économique. Henri VIII, catholique fervent et pratiquant, eut une querelle avec la papauté. D'où la répartition des domaines monastiques entre les membres de la *gentry* (on dirait en France la *noblesse*). Il s'ensuivit la formation d'une classe de dirigeants fort riches, qui devinrent au XVII^e siècle une oligarchie plus puissante que la royauté, et qui, depuis 1688 jusqu'à nos jours, gouvernèrent sans que leurs titres de dirigeants leur fussent contestés. Il s'ensuivit encore que cette classe riche eut un intérêt permanent à prévenir toute renaissance de la piété catholique. Les Cecils, qui élevèrent Elisabeth à un emploi décoratif, puis les Cromwells, puis les nobles qui appelèrent Guillaume III, se conformèrent tous, non à une tradition spirituelle, mais à cette tradition *économique* qui leur enjoignait de s'opposer à la restauration de l'Église. Quant au peuple, jamais il n'apostasias. On obligea seulement sa Foi à jeûner, et, tout doucement, il la perdit.

Les formes extérieures du catholicisme restèrent apparentes, comme des fossiles, et le restent encore dans les ornements sacerdotaux, dans la belle tenue des registres, dans la tradition architecturale, dans les dates assignées liturgiquement aux fêtes publiques. (Rappelons le *Lady Day*, c'est-à-dire l'Annonciation, jour d'échéance agricole ; le *Michaelmas*, c'est-à-dire la Fête de saint Michel ; *All Souls College*, c'est-à-dire le Collège de la Toussaint, à Oxford, avec sa fête annuelle qui tombe le Jour des Morts, bien qu'on ait oublié ce que signifie le 2 novembre, etc... etc...) L'Anglais bien élevé, qui ne sait rien de l'Église catholique, vit en perpétuel contact avec ce qui reste

d'elle et sort d'une classe qui n'a jamais adhéré cordialement au Protestantisme. Bolingbroke, le plus grand Anglais du XVIII^e siècle, devient catholique. Le Dr Johnson, le plus typique des Anglais connus, parle avec tendresse de l'ancienne foi et de « la vieille religion ». Walter Scott, provincial d'Écosse, cultive en soi la psychologie catholique et arrache à l'oubli les temps de chrétienté. Newman, Anglais jusqu'aux moelles, au cours de sa méditation solitaire est guidé par le même instinct, et, ayant fini par retrouver l'objet perdu, il s'y rattache. Rien que quatre noms ; mais quels noms ! Vous ne trouverez rien de pareil dans les autres pays non catholiques.

III. Insistons sur un troisième et dernier point. L'État anglais a été *grosso modo* depuis 1559, sans aucune restriction depuis 1688, l'adversaire *politique* de l'Église catholique. L'hostilité se confina d'abord dans la classe riche, celle qui avait spolié l'Église et qui, sous la direction des Cecils, couronna la Reine Elisabeth et assassina Marie Stuart ; mais la plupart des marchands suivirent, et, après 1605, la majorité de la nation. A partir de 1688, la masse anglaise tint l'Église catholique pour une sorte d'ennemi national et bien qu'on éprouvât encore une profonde sympathie pour la dynastie légitime, représentée par Jacques III et son fils, 1. fait que ces princes étaient catholiques les discrédita. En 1745 ils avaient perdu leurs dernières chances. L'Anglais d'aujourd'hui s'imagine, comme se sont imaginé ses aïeux pendant six générations, que la puissance de l'Église catholique est en conflit immédiat avec la puissance de sa patrie. Il considère la Foi comme incompatible avec l'existence nationale de l'Angleterre. Le patriotisme anglais s'offense des titres que fait valoir l'Église, et dans le monde entier il prend ombrage de tout ce qui appartient à l'organisation catholique. Voilà qui fait comprendre que l'Anglais haïsse l'Irlandais et qu'il ait du penchant pour le Prussien ; penchant affaibli par la guerre, mais qui reprend des forces. Ainsi s'explique encore le vieux préjugé d'une Europe catholique *en décadence*. Actuellement l'Anglais moyen, tout en craignant beaucoup l'influence mondiale des catholiques, ne laisse pas de se persuader, insoucieux des contradictions, que le catholicisme est débilitant.

Si l'on combine à présent ces trois forces, à savoir : 1^o l'ignorance profonde et extraordinaire de toutes les classes au sujet de l'Église ; 2^o la survivance obstinée, bien qu'inaperçue, des traditions essentielles de l'Occident, et, inclusivement, de la tradition catholique, partout présente quoique non reconnue (l'idée de l'*English gentleman* est surtout romaine et occidentale, pas du tout protestante et germanique) ; 3^o l'opposition *politique*, si forte et même si violente, des gouvernants anglais à l'Église catholique, l'état de guerre que le patriotisme anglais entretient contre elle : on a les principaux éléments de la question et les moyens d'en extraire des résultats.

Dressons l'inventaire méthodique de ces résultats :

I. Quoique les conversions soient beaucoup plus nombreuses dans la classe moyenne et parmi les pauvres que parmi les intellectuels et dans la noblesse — *Squires* et leur famille, — ce sont pourtant les conversions de ces derniers qui donnent au phénomène autorité et caractère. Tout dernièrement l'Angleterre était encore un pays aristocratique, et elle conserve la tradition d'une élite propre à diriger la masse. C'est quand des Anglais parfaitement élevés adhèrent coup sur coup à la vraie Foi que la société environnante s'émeut et se sent attirée vers le catholicisme.

II. Si, dans la classe élevée, le nombre des conversions est petit, il est surtout petit relativement au grand nombre de ceux qui, à un certain moment de leur existence, se sont approchés de la Foi. C'est là un fait presque ou complètement ignoré hors de chez nous. Fait d'extrême importance pour comprendre ce qui se passe. Très nombreux sont les Anglais ou Anglaises de rang élevé qui furent un jour tout près d'adhérer au *Credo*. S'ils n'accomplirent pas l'acte suprême, l'acte d'adhésion publique, c'est qu'ils en furent détournés par leur patriotisme, par l'influence de leur famille, par leur paresse, par la peur du ridicule ; plus souvent par la crainte de l'isolement ; beaucoup plus souvent par la crainte des sanctions sociales : chez nous point de carrière qui ne soit épineuse pour les catholiques ; dans certaines le catholicisme est funeste ; dans toutes il retarde l'avancement. Aussi pour faire le dernier pas ne trouve-t-on que les courageux, les indépendants, ou ceux qui subissent un attrait irrésistible. Pour un qui se fait baptiser, comptons-en vingt qui se dérobent.

III. Quand un Anglais découvre l'Église, c'est comme s'il se lançait dans une aventure. Ce trait, plus fortement marqué chez nous qu'ailleurs, tient au caractère aventureux des Anglais. Ils sont imaginatifs, inquiets et avides d'expériences nouvelles : de là leurs voyages et leurs établissements à travers le monde. Au spirituel, ce même caractère se retrouve. L'effet qu'il y produit est double. D'une part, il excite les gens à s'engager dans l'aventure de la conversion ; d'autre part, il rend chaque aventure personnelle, il prive l'aventurier de compagnons et de soutiens.

IV. Autre conséquence : les convertis n'arrivent pas à former un *organisme* ; et c'est là une grande cause de faiblesse pour le petit groupe des catholiques anglais : environ un dixième de la population londonienne, mais seulement un vingtième de celle des Îles britanniques, y compris les Irlandais ainsi que les immigrants et leur descendance ; à peine un quarantième des classes élevées. Quand j'étais au Parlement, il n'y avait, je crois, que 6 catholiques sur 600 représentants de la Grande-Bretagne (chiffre rond), et ces six-là ne faisaient rien pour s'unir entre eux. Aux Universités d'Oxford et de Cambridge, il y a deux ou trois catholiques pour 100 étudiants, et parmi ces catholiques un nombre infime de convertis.

V. Les convertis viennent à l'Église par trois avenues bien distinctes. Nous distinguerons : a) ceux qui reçoivent les idées catholiques par l'intermédiaire de la *High Church*. On nomme ainsi les membres de l'église officielle — des clercs pour la plupart — qui goûtent la liturgie catholique bien qu'ils n'aient guère l'esprit catholique (car ils ignorent l'autorité). Naturellement cette voie se termine par une bifurcation : pour un qui, franchissant la clôture, parvient dans le domaine de la Foi, il y a douze moutons de Panurge qui se laissent mener aux coteries de l'*Anglo-catholicism*, lequel est aussi différent de la Foi en esprit qu'un livre sur la guerre est différent de la guerre ; — b) ceux que leur activité intellectuelle oriente vers l'Église. S'ils viennent de partout, une bonne moitié vient du scepticisme. Ces convertis l'emportent de beaucoup sur les autres en intelligence et en moralité. Mais ils sont peu nombreux ; — c) ceux qui subissent des influences chez eux ou dans le monde. Pensez au cas très fréquent des mariages mixtes. Les convertis de cette catégorie sont légion. Mais ici encore la voie bifurque : ces influences égarent plus d'âmes qu'elles n'en remettent dans le chemin.

Ayant vu d'où vient le converti anglais, voyons comment il réagit sur la société anglaise. Ici s'offre à nous un autre ordre de considérations. Les réactions dont il s'agit sont aujourd'hui d'un puissant intérêt à cause de la révolution extrêmement rapide qui transforme notre société moderne, et dont l'Europe n'entend guère parler, vu que notre presse et notre littérature n'en soufflent mot.

L'histoire ne relate pas de changements pareils. Autrefois la plupart des Anglais étaient élevés à la campagne : maintenant ils naissent et reçoivent leur éducation dans les grandes villes. L'Angleterre était aristocratique : seuls comptaient la *gentry* et les gens aisés de la classe moyenne : c'est à eux que s'adressaient les journaux, et la littérature d'imagination, et la philosophie, et les travaux scientifiques. Aujourd'hui l'intelligence fonctionne pour ces millions de citadins dont à peine un sur cent connaît ou approche un *gentleman* (au village chacun connaissait et approchait le *Squire*). — Notre île n'avait rien à craindre de la part d'une autre contrée : une flotte invincible la défendait ; ses citoyens désarmés ignoraient la réalité de la guerre. Aujourd'hui, l'Angleterre est ouverte : l'expérience lui a montré qu'on peut l'envahir par les voies aériennes. Toute la population a éprouvé de vives souffrances au cours du conflit ; tout entière elle est profondément bouleversée par le sentiment du péril. — L'Angleterre était de beaucoup le plus riche de tous les pays : c'était le magasin du monde. Aujourd'hui sa richesse s'en va rapidement, et son agriculture est déjà morte. — Point capital : le peuple a cessé d'avoir une religion. Ce qu'on gardait encore de doctrine chrétienne (Incarnation, Immortalité de l'âme, et principalement, possibilité de la réprobation) est complètement oublié. En France, en Italie, on gémit sur l'indifférence religieuse du peuple ; ce n'est rien si l'on se reporte à l'indifférence du nôtre. Notre prolétariat n'a plus même la moindre idée religieuse. Les doctrines spécifiquement protestantes se sont abîmées aussi vite. La Bible anglaise, cette espèce de Coran qui avait gardé si longtemps les masses dans son obéissance, n'a plus sur elles aucune prise. Dans les parties humbles de la classe moyenne, les gens d'un certain âge lui conservent une espèce de fidélité, mais la jeunesse active, qui forme avec nous le gros de la nation, n'ouvre jamais une Bible. Ces changements, on le conçoit, ont altéré les mœurs du peuple. Disons qu'il n'en est guère devenu pire. La perte qu'il a faite en oubliant ce qui lui restait de la vraie doctrine est compensée par ce qu'il a gagné en se débarrassant de l'hérésie puritaine, détestable poison qui l'infectait.

* * *

Il y aura donc sous peu une page blanche à noircir, un champ vierge à cultiver.

Or, les conversions n'ont pas jusqu'à présent réagi sur la situation. Réagiront-elles dans un avenir prochain ? C'est à la fois douteux et possible. C'est douteux parce que les forces qui dirigent l'État sont anticatholiques et surtout parce que la presse est contrôlée par quelques grands capitalistes de basse extraction qui ne connaissent ni l'Église catholique ni la civilisation européenne. C'est possible, parce que l'opinion n'ayant plus de solidité, aucune doctrine positive ne subsistant, le Catholicisme, pouvoir de direction et de définition, glaive au tranchant affilé, répond à des besoins profonds et actuels.

Les Anglais nés catholiques ou convertis au catholicisme ont, au point de vue intellectuel, beaucoup plus d'importance que leur petit nombre ne le laisserait supposer. Leur action est considérable comme penseurs, et ils triomphent manifestement de la philosophie officielle (à laquelle personne n'est

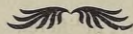
attaché) ainsi que du vieux moralisme puritain (qu'en réalité tout le monde rejette). Dans l'ensemble leur supériorité intellectuelle et aussi leur supériorité artistique sont incontestables. Ils ont quelque chose à dire et à proposer. Autour d'eux, le jugement s'affaiblit de plus en plus.

En revanche, ils manquent d'avenues pour accéder à l'opinion. Ils ne peuvent disposer de la presse, sinon en tant que simples particuliers, du moins en tant qu'écrivains catholiques. Moi-même, par exemple, si je veux apprécier en catholique une question d'histoire (comme cela se voit chaque jour dans les journaux du continent), il faut que je publie un livre ou que je m'adresse à un périodique exclusivement catholique. Les grands périodiques et les revues hebdomadaires me refuseraient même une allusion à la vérité historique ; à plus forte raison n'y pourrais-je parler du développement de la Pologne ou de la paix religieuse qui s'est faite récemment en Italie, fait capital pourtant dans l'histoire politique de la nouvelle Europe.

S'il me fallait risquer une conjecture touchant les effets probables qui résulteront chez nous des conversions au catholicisme dans les deux ou trois prochaines générations, voici ce que je dirais (n'oubliez pas que c'est une conjecture, non une prophétie) :

Des conversions se formera un levain capable d'une action durable. Ce levain n'agira pas dans la pâte qui nous est actuellement donnée. Au contraire, l'œuvre de mort se poursuivra. Après deux ou trois générations, aidé peut-être par quelque épreuve nationale, par quelque violente catastrophe, le levain fera lever la pâte.

HILAIRE BELLOC.



Réponses à l'enquête sur l'esprit de la jeunesse belge

Que la guerre ait eu une influence sur la jeunesse tout spécialement, c'est de quoi l'on ne peut douter. Tout événement historique a sa répercussion dans l'homme. Mais quelle est cette influence ? Nous sommes bien mal placés pour la définir. On n'a rien dit quand on note la vague de plaisir que tout le monde déplore, et à laquelle tout le monde, plus ou moins, et jusqu'aux meilleurs, cède. Réaction naturelle après une longue période de souffrances et de privations. Réaction passagère aussi.

Des observations de détail que l'on peut faire ici, il en est une peut-être qui vaudrait de retenir l'attention. C'est, de la part d'un grand nombre de jeunes gens, une lassitude de la politique des partis, le besoin d'autre chose, imprécis encore — puisqu'il nous manque un Maurras ou un Mussolini pour le définir — et que, en dépit de la colère des aînés qui se méprennent sur la portée du mot, on a nommé jusqu'ici, le nationalisme.

Avouons, tout de suite, que le nationalisme de chez nous s'est trop souvent confondu avec le libéralisme ; qu'on l'a réduit assez légèrement à exclure de nos débats politiques, la lumière, les conseils et parfois même jusqu'aux plus légitimes soucis de l'Église. Mais, quelque défaillance que l'on soit en droit de lui reprocher, il ne fait pas de doute qu'il demeure l'idéal de beaucoup de nos jeunes gens de Wallonie. Nous en avons eu un émouvant témoignage au lendemain des débats parlementaires sur le statut de l'Université de Gand, quand nous vîmes les étudiants de Louvain fraterniser avec ceux de Bruxelles, de Liège et de Gand. Nous en avons un autre, moins éclatant peut-être, mais qui semble plus profond, dans l'intérêt que notre jeunesse universitaire et, d'une façon plus générale, la jeunesse qui réfléchit et qui lit, porte aux problèmes de notre politique extérieure, à la question du Rhin, à celle de l'Escaut que l'on a tort de laisser en ce moment un peu dormir et à la question capitale de nos alliances. Voilà ce qui était laissé fort indifférent avant la guerre.

Nous n'avons pas le droit de nous détourner de ces réalités. On n'a

rien fait lorsque l'on a condamné, du haut de Sirius, ce nationalisme qui s'attache les meilleurs patriotes et les plus clairvoyants, quand même ils ne se séparent pas de leur parti. Notre œuvre et notre devoir, c'est de démontrer que le nationalisme belge pour être fécond, pour être complet, doit coïncider avec le parti catholique, qui a été, durant trente années prospères, le vrai parti national. Et qu'il faille, pour donner à cette démonstration toute son éloquence, exclure de notre groupe quelques courtisans de la démagogie et les ennemis de l'unité de la Patrie, cela va sans dire. Pense-t-on que nous n'y gagnerions rien ? ...

Le nationalisme dans un pays comme le nôtre, pétri par le christianisme, formé par lui, donnera à l'Église la place qui lui revient, ou il ne sera pas. C'est la condition la plus certaine de son existence. S'il ne la respecte pas, en quoi diffère-t-il de ce libéralisme modéré, dont la platitude le disjute à l'hérésie ? Il n'en est plus qu'un camouflage.

La jeunesse fidèle qui est restée attachée au grand parti de l'ordre qui a fait la prospérité de la Belgique par trente années de paix sociale et de splendide essor industriel et commercial, l'entend ainsi. Autant que l'autre, elle est lasse des querelles de clans et de factions. La guerre du moins lui a enseigné par la plus pénétrante des leçons, et la plus rude, à n'exclure de son amitié rien de ce qui porte le signe et les couleurs de la Patrie. Au risque d'être accusée de plagiat, elle reprendrait volontiers une belle formule royale : « Tout ce qui est national est nôtre ».

Et ceci nous rappelle qu'à cette jeunesse intelligente et passionnée, on reproche parfois de prendre comme directeurs de conscience des maîtres français : Barrès et plus encore Maurras.

En notant qu'elle pourrait avoir plus mauvais goût, qu'il soit permis de dire sans le crier trop haut — car il n'y a pas ici de quoi se flatter — que nos jeunes gens vont aux maîtres qu'ils trouvent. En pouvaient-ils trouver chez eux ? Quelle pensée propre, quelles couleurs originales de la sensibilité, quelles séductions de style apportent à notre jeunesse inquiète de direction et impatiente d'admirer, les écrivains de Belgique ?

Mais la littérature romanesque et la littérature politique défaillantes, peut-être des professeurs s'efforceraient-ils d'être des entraîneurs de jeunesse. Après tout, cela demande plus de cœur que de génie. Hélas ! les professeurs ne donnent que des cours. J'entendais, il y a quelques jours, l'un d'entre eux, parmi les plus vénérables de notre Alma Mater, le déplorer avec autant d'esprit que d'amertume.

Ceux qui trouvent un peu ridicule le barésisme et le maurrasisme de nos jeunes gens, ont bien raison. Mais ce ridicule n'affecte que ceux qui manquent à leur devoir d'enthousiasmer et de conduire une jeunesse qui les attendait.

En bref, il me semble voir chez les jeunes Belges de chez nous (et je ne parle que pour les quelques coins de Wallonie que je connais un peu), un grand esprit national qui mériterait d'être éclairé, affermi et dirigé, mais qui ne l'est point, ou presque, par la faute de ceux qui laissent à des étrangers la gloire d'être nos maîtres et nos docteurs.

JEAN VALSCHAERTS,

Directeur et rédacteur en chef du Rappel
de Charleroi.

Quel est l'esprit de la jeunesse actuelle ?

C'est là une question complexe, à raison de ce que cette jeunesse se diversifie, peut-être plus que jadis, dans ses tendances.

Cette complexité me justifiera de ne pas répondre de façon complète à la question et de me borner à quelques remarques, personnelles et objectives autant que possible, sur les caractères saillants de cette partie de la jeunesse à la vie de laquelle je participe davantage.

* * *

Je crois que, tout compte fait, la guerre a eu sur la jeunesse une influence plutôt salutaire. Si elle a suscité ou développé en elle le goût du risque et l'attrait des expériences hasardeuses, — deux velléités qui ne deviennent dangereuses, d'ailleurs, que du moment où l'on s'y abandonne sans prudence, — elle lui a montré la vie sous son vrai jour, nouveau pour elle, et l'a mise sans ménagements en face des évidences quotidiennes. L'Idéal — avec un grand I, — en a été ébranlé chez certains ; mais la majorité des autres en a retiré un sens plus aigu des réalités, une compréhension plus exacte des êtres et des choses, et, par le fait, une mentalité plus objective, plus large, plus tolérante, un esprit plus fraternel, un instinctif dédain des vaines querelles. Certains en sont revenus, il faut l'ajouter, légèrement sceptiques,

désabusés, quelquefois aigris, et assez impatients de se soustraire à la tutelle des « anciens », victimes de leurs récriminations souvent les plus acerbes.

* * *

Au point de vue religieux, il serait hasardé de parler d'une renaissance catholique. S'il y a un renouveau, il ne peut s'entendre que du revirement individuel observé chez plusieurs, source d'une vie intérieure fort intense, fondée sur une Foi réfléchie. La guerre s'est prolongée trop longtemps pour avoir, au point de vue religieux, un effet heureux, général et durable ; le premier moment de l'épreuve a pu rallumer des ardeurs, ramener à la vérité des esprits égarés, opérer même des conversions. Mais la continuité du désarroi et l'accoutumance du danger ont tîédi des ferveurs qu'a complètement refroidies la facilité recouvrée des jours de paix.

C'est à cette oblitération des principes chrétiens chez certains jeunes gens qu'il faut peut-être attribuer l'indifférence d'une partie de la jeunesse à l'égard des œuvres *charitables* alors que d'autre part elle se donne avec tant d'élan aux œuvres plus exclusivement *sociales*. C'est qu'à défaut du fait religieux, le « fait démocratique » s'impose à bien des nôtres. Non point que la démagogie les séduise, au contraire. Mais la question sociale, pour eux, s'est révélée dans toute sa gravité et dans toute son urgence, et ils l'ont comprise. A leurs yeux, la guerre a vérifié l'inanité de beaucoup de préventions ; elle a dissipé de nombreux malentendus ; elle a abaissé et perméabilisé les cloisons derrière lesquelles se cantonnaient les différentes classes. Si bien que si le rang social existe encore, on n'admet plus guère, chez les jeunes, qu'il soit prétexte à une ignorance ou à une méconnaissance réciproques de ceux qu'il distance. Ce n'est pas en vain que riches et pauvres ont partagé le « rabat de col ».

* * *

En politique, les jeunes paraissent avoir une tendance à renier les vues du passé. Ils ne comprennent plus très bien la raison d'être des anciens cadres politiques traditionnels, et certain étiquetage de jadis leur semble suranné, arbitraire, sinon tyrannique. Ils rêvent d'une politique nouvelle, sans en fournir une formule bien précise. La jeunesse est consciente d'une chose : de sa dissatisfaction des formules politiques sous l'empire desquelles elle doit vivre. Ignorante des difficultés insoupçonnées au sein desquelles se débattent les gouvernements d'après-guerre, elle aimerait de voir le pouvoir aux mains d'un personnel gouvernemental « compétent », et elle acclame Mussolini. A tout prendre, elle reste dans son rôle à souhaiter de la nouveauté et des réformes, mais il est douteux qu'elle sache où elles pourraient la conduire.

En définitive, la jeunesse actuelle a le très compréhensible souci des réalisations. Elle veut des résultats, mais ignore un peu l'énorme difficulté des moyens. Impatiente par définition, elle hâterait une solution provisoire plutôt que de travailler patiemment à l'obtention d'une solution durable. Mais ne fut-ce pas le fait de toutes les jeunesses qui précéderent la nôtre, et celle-ci n'a-t-elle pas pour elle d'être plus travailleuse que ses devancières ? Je le crois. Il y a peu d'oisifs parmi les jeunes d'aujourd'hui. N'est-ce pas faire d'eux un bel éloge ?

* * *

J'augure bien de l'avenir qui est aux mains de la jeunesse de chez nous. Elle a puisé dans la guerre des leçons d'énergie peut-être momentanément oubliées, — les délices de Capoue... — mais qui porteront leurs fruits au moment où pourrait sonner une heure grave.

Elle y a appris la raison et l'efficacité de l'auto-ité, de la discipline et de l'union. Ses allures parfois frondeuses, ses proclamations enflammées, ses professions de foi véhémentes, se réduiraient vite à de plus calmes manifestations si le salut commun, à l'intérieur ou à l'extérieur, exigeait la soumission et la cohésion de ses bonnes volontés éparses. Et c'est dans le sens de la collaboration que doivent être orientées ses énergies.

Combattre le particularisme dans tous les domaines et sous toutes ses formes, — esprit de clocher, de « chapelle » ou de classe, — rivaliser d'entrain et d'émulation plutôt que de jalousie et de dénigrement, rechercher les affinités plutôt qu'imaginer ou exagérer les antinomies, en un mot, comprendre pour la réaliser l'irrésistible puissance de l'unité, tel doit être l'objectif d'une jeunesse consciente et jalouse du rôle prochain qui lui incombe.

CHARLES DU BUS DE WARNAFFE,
Avocat à la Cour d'Appel de Bruxelles.

Vous voulez bien me demander mon sentiment sur la jeunesse contemporaine ? Je vous en remercie — c'est très aimable — mais je crains fort de vous décevoir, car je m'en tiendrai à exprimer, en formules, dépourvues de toute littérature, ce que je vois autour de moi.

L'influence de la guerre, et de l'occupation ? La jeunesse — je prends une moyenne, bien entendu — a, hélas ! imité les gens d'âge mûr — une moyenne également — et s'est découvert, elle aussi, un penchant pour la vie facile et insouciant. Un souffle généreux de patriotisme l'avait animée devant l'ennemi — on en a vu des exemples sublimes — et après l'armistice.

Mais depuis lors, comme elle a le sens très net des choses, et qu'elle est insensible au machiavélisme politique, elle se sent de plus en plus désemparée et s'interroge anxieusement : « A quoi la guerre a-t-elle servi ?... Pourquoi a-t-on frappé si sévèrement les traîtres dont impunément on reprend le programme, et dont on veut restaurer l'œuvre, démolie au nom de l'honneur belge après l'armistice ?... Eh quoi ! des gens parlent d'amnistie ? Qui donc avait raison ?... »

» La Belgique a pleuré pendant cinq ans sa liberté perdue. Et voici que la moitié du Parlement — des Belges qui ont souffert de deux côtés du front, et quelques-uns, il est vrai, qui ont regardé de loin souffrir les autres — bataille pour instaurer un régime de contrainte, au nom de Dieu sait quel prétexte d'égalité ! Qui donc a raison ?... »

L'après-guerre a désemparé la jeunesse...

C'est dire que les problèmes qui ont hanté l'humanité depuis ses origines ne la sollicitent point ou guère. Les réalités surnaturelles, la vie intérieure n'intéressent qu'une élite, qui, elle, s'inquiète peu des réalités matérielles et se laisse guider, dans ce domaine, par des formules soi-disant orthodoxes.

* * *

La jeunesse commence, grâce à Dieu, à s'intéresser activement à la politique intérieure belge. Des événements récents sont là pour le prouver. Le sentiment wallon s'éveille, ou plutôt s'extériorise chez les jeunes de Wallonie, et cela, parallèlement à un patriotisme clairvoyant ; ils se souviennent de leur histoire de Belgique, où trop souvent cependant les grands noms et les grands faits de chez nous étaient systématiquement omis ou effacés. Ils se souviennent de 1830, et ils sentent combien la situation qui précéda et provoqua chez nous la révolution ressemble étrangement à celle qu'on leur prépare. Et leur fierté lève la tête.

Sur ce terrain, ils sont partis, et bien partis...

* * *

En ce qui concerne la politique étrangère, notre jeunesse est unanime à souhaiter une alliance étroite, mais digne, avec la France. Il entre dans ce sentiment une part de sympathie instinctive et beaucoup de reconnaissance pour cette civilisation française qui nous a formés à l'exclusion de toute autre.

* * *

Telles sont, en politique, les aspirations profondes de la jeunesse wallonne.

Beaucoup n'osent point les exprimer encore ; particulièrement — il est des vérités cruelles à dire — dans certains milieux politiques et sociaux, qui dirigent, ou bien des salariés reconnaissants, ou bien des hommes, par ailleurs exemplaires, inféodés souvent de très bonne foi à des flamings habiles et puissants.

Un jour viendra, où, à la faveur d'un opportunisme peu reluisant qu'il reste, ces sentiments trop longtemps contenus n'en éclateront qu'avec plus de force. Bon sang ne peut mentir longtemps.

* * *

L'avenir, me semble-t-il, est plein de promesses. La période de troubles, que nous traversons, et qui suit toutes les grandes secousses militaires ou politiques, touche à sa fin.

J'en vois la preuve dans la façon dont la jeunesse universitaire a réagi dans la question des langues. Avec quel ensemble, avec quelle dignité, qu'ils soient catholiques, libéraux ou socialistes, les jeunes ne se sont-ils pas mis tout récemment au service d'une Idée ; avec quelle loyauté n'ont-ils pas marché, sourds aux appels divers qui, sous mille prétextes intéressés, ont tenté de les détourner du but auquel tendront désormais toutes leurs énergies : la défense des libertés nationales ?

Une jeunesse qui, spontanément, se voue à une telle idée avec un tel désintéressement, est capable de grandes choses...

PAUL COLLET, avocat,
Directeur du « Roman Pays de Brabant ».

Note rectificative

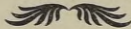
Un typographe cruel, facétieux ou distraité m'a fait dire, il y a huit jours : « Tel d'entre nous peut avoir gagné davantage à la lecture de *Marcel Prévost* qu'à la vie des tranchées, des camps ou de l'arrière ».

J'avais écrit : *Marcel Proust*.

J'estime, en effet, que l'œuvre de Proust agit sur nous à la manière des événements. C'est moins une série de livres qu'une succession de faits, d'expériences. Celui qui traverse une telle œuvre en sort plus riche, a l'impression d'avoir en quelques jours beaucoup vécu. J'indiquais ailleurs que l'auteur de *Swann* n'avait pas eu le « sens du divin » ; ceci est trop évident pour qu'on y insiste. Mais il s'agit de l'œuvre prise objectivement et le « sens du divin » n'est pas dans les choses, il est en nous.

Je suppose que mes lecteurs s'indignèrent de me voir considérer l'auteur des *Demi-Vierges*, comme le moraliste de notre jeunesse. Et je suis presque heureux d'une erreur qui me fournit aujourd'hui l'occasion de préciser mon sentiment.

PAUL PIÉRENS.



Le problème flamand

Quelques conclusions

De divers côtés on nous demande d'ajouter à notre dernier article. Nos correspondants paraissent se préoccuper surtout de notre façon d'envisager l'unité du pays. Essayons donc de satisfaire ces opportunes curiosités.

* * *

1. Les Flandres se trouvent dans une situation économique qui les désavantage fort. Elles en souffrent. Elles s'en irritent. Elles ont raison. On n'y remédiera que par les ressources techniques, diplomatiques et militaires de la Belgique. Qui ne voit combien pareille constatation peut développer parmi nos populations septentrionales le goût de la concorde nationale ?

M. Edm. Rubbens a signalé aux lecteurs du *Standaard* (4 février), avec une sympathie dont nous lui savons vivement gré, ce qu'il nous est arrivé d'écrire d'exact et d'utile à ce sujet. Dans le même journal (9 février), M. Blavier nous a objecté l'importance des charbonnages campinois. En quoi ceux-ci peuvent-ils approvisionner avantagusement de lin, de laine ou de coton les usines textiles des Flandres ? Et si cette extraction de la houille détermine dans le Nord de la Belgique la création d'usines métallurgiques et verrières, elle resserrera d'autant les liens de cette région avec la Wallonie.

2. Leur relèvement économique, l'égalité civique et la fécondité culturelle qui s'ensuivront, feront bientôt éprouver aux Flamands une grande satisfaction de vivre dans la communauté belge. Autre atout de concorde nationale.

3. Le relèvement économique des Flandres suppose une diplomatie belge, une armée belge, un État belge, État très préoccupé des problèmes techniques, État autoritaire, capable de nous confédérer au dedans pour que nous agissions efficacement au dehors, bref, une véritable monarchie. Délivrés d'un parlementarisme diviseur, invités sans cesse à regrouper nos forces par le Roi et par les institutions représentatives correspondant à cet esprit nouveau, loyalistes envers le même souverain et sa dynastie, comment ne serions-nous pas beaucoup plus unis qu'à présent ?

4. Les Flandres ayant reconquis, par leurs richesses, leur prestige civilisateur, recommenceraient, comme aux grands

siècles de leur histoire, de séduire la Wallonie, de se mêler intimement avec elle sur les hauts sommets de la culture. Il résulterait de cela, comme autrefois, une civilisation belge, originale, bienfaisante et fière d'elle-même. Nos populations septentrionales échapperaient de la sorte à l'emprise de la Hollande, et les autres à l'emprise de la France. Faut-il insister pour que chacun comprenne combien notre nation serait ainsi raffermie ?

5. Les suggestions qui précèdent sont éminemment conformes à tout ce que l'histoire de notre pays nous apprend. La France existe par la volonté d'une dynastie, l'Allemagne par un orgueilleux préjugé de race, l'Italie par la fidélité à son dialecte. La Belgique, elle, est fille des relations séculaires — économiques et culturelles, charnelles et mentales — que l'Escaut et la Meuse ont déterminées et continuent à déterminer entre le Sud et le Nord, entre les Flandres et la Wallonie, en dépit des diversités ethniques et linguistiques de ces deux régions.

* * *

D'après ce qui précède on devine aisément quel est notre avis sur les efforts de ceux qui prétendent faire de la langue française et de la culture française le facteur principal de l'unité belge.

Pareille prétention est absurde, injuste et périlleuse.

Elle est absurde. Elle provoque, en effet, de pénibles querelles. Elle n'aboutit qu'à nous diviser profondément. Pour peu qu'on s'obstine à légiférer d'après elle, on nous exposera aux risques de bagarres intestines. Qu'est-ce donc, devant la saine raison, qu'est-ce donc qu'un facteur d'unité qui désunit à ce point ?

Cette prétention est injuste. Elle méconnaît, elle évince, elle cherche à détruire les aptitudes culturelles dont les Flandres ont fourni pendant de longs siècles, par d'innombrables œuvres et dans presque tous les domaines, l'éclatante démonstration. Qu'on enlève donc, de notre activité civilisatrice, ce que nos populations septentrionales produisent ! On verra l'immense vide. Sommes-nous donc si riches que l'on veuille étrangler un de nos deux génies, et qui n'est ni le moins original, ni le moins varié, ni le moins vivace ?

Cette prétention est périlleuse. Elle vise à nous toucher tous, à nous pénétrer tous, à nous imprégner tous de l'influence française. La Wallonie y consent trop et depuis longtemps. Les Flandres résistent. Qu'advient-il si elles cédaient aussi ? La Belgique serait une province morale de la France en dehors des frontières politiques de la France. Elle serait annexée d'esprit, de cœur et de langage. Croit-on qu'en cet état, elle ne courrait pas bientôt le risque d'être annexée tout à fait ? Le Cabinet de Paris se montre actif, fort et résolu dans l'Est. S'il réussissait à commander de Longwy jusque Duisbourg comme il commande de Dunkerque à Longwy, que pourrions-nous entreprendre encore contre lui ? Où pourrions-nous ne pas le suivre ? Que pourrions-nous lui refuser ?

Prétention absurde, prétention injuste, prétention dangereuse : tel nous apparaît l'effort de ceux qui veulent nous convaincre d'accepter l'hégémonie de la langue française et de la culture française pour facteur principal de l'unité belge. Cette prétention est, à nos yeux, si énorme, si extravagante que nous ne parvenons pas à croire à son autochtonie...

Si nous ne nous trompons pas, si le langage des Flandres, si les idées, les émotions, les rêves, les arts, la gloire des Flandres, leur avenir culturel et leur passé représentent pour la nationalité belge, en même temps que pour les Flandres elles-mêmes, cette vitalité, cette indépendance, cette originalité

et cette saveur, pourquoi donc nous acharnerions-nous à leur mettre obstacle ?

* * *

Nous arrivons ainsi à nos dernières conclusions.

La prospérité économique des Flandres contribuerait à la prospérité économique de la Wallonie.

L'égalité civique des Flandres et leur fécondité culturelle ajouteraient beaucoup aux libertés, au prestige et à l'agrément de la Wallonie.

Non tel qu'on nous le représente, mais tel qu'il est, le problème flamand n'a rien qui doive inquiéter. Il est, pour nos populations septentrionales, un incomparable stimulant, une invitation pressante à conquérir des sources de matières premières, à coloniser d'immenses domaines de notre Empire Africain, à équiper des flottes océaniques, à créer sur les marchés lointains de puissants comptoirs, à organiser l'émigration de leurs élites, à désentraver, en même temps que l'Escaut, les ports d'Anvers et de Gand, à éliminer les politiciens, à instaurer un État réaliste, diplomate et guerrier, à épurer leurs pensées et leurs goûts, à resplendir comme elles firent autrefois, au premier rang des populations occidentales.

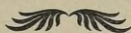
Ainsi posé, le problème flamand sollicite la fraternelle sympathie, l'ardente collaboration des Wallons.

Résolu, il donnerait à la Belgique un incomparable surcroît de richesse, de force, d'indépendance, de joie et d'éclat.

Une monstrueuse coalition d'erreurs et d'intrigues égare, inquiète, irrite, corrompt et divise le pays depuis trop longtemps. Il importe que tous les bons citoyens se concertent promptement pour l'empêcher de sévir encore. S'ils réussissent, ils s'assureront des biens de tous genres et infiniment précieux. S'ils échouaient ou, seulement, s'ils s'attardaient, ils s'exposeraient à tout perdre.

N. WALLEZ,

Professeur à l'École Supérieure
Commerciale et Consulaire de Mons.



L'Œuvre de Ch. Maurras

IV. — Ses titres à l'intérêt des catholiques (1)

I. — POSITION DU PROBLÈME

Actualité.

L'œuvre de Ch. Maurras, et le mouvement d'idées très actif et fortement organisé qui se réclame de son influence, rencontre, et de plus en plus, semble-t-il, attention et faveur marquées auprès d'un large public, notamment chez nombre d'intellectuels catholiques ; depuis six mois, presque chaque jour, quotidiens ou périodiques nous ont permis de constater l'intérêt toujours vif et le plus souvent sympathique qui s'attache, dans les milieux dirigeants, aux idées et même à la personne du penseur royaliste (2).

(1) Cf. *Revue catholique des idées et des faits*, 26 mai, 30 juin et 14 juillet 1922.

(2) La récente candidature de Maurras au fauteuil du Président Deschanel fut à cet égard des plus révélatrices : sans distinction de couleur politique, de nombreux organes de l'opinion — plus d'une centaine, nous dit-on ! — la commentèrent presque toujours avec une vive estime et sans omettre de souligner les titres exceptionnels de l'écrivain ou du penseur aux honneurs académiques.

Plus récemment encore le deuil qui frappa Maurras fut une occasion de constater combien d'illustres sympathies l'écrivain royaliste compte dans toutes les sphères ecclésiastiques, gouvernementales et littéraires. Relevons ce seul détail : un archevêque, deux évêques rehaussèrent de leur présence les funérailles de M^{me} Maurras.

Un fait d'un autre ordre, et qui peut-être n'est pas connu de tous, mérite d'être relevé dans une Revue belge : parmi les confédérés français qu'il nous fut donné récemment d'accueillir et d'applaudir, ils ne sont pas rares ceux qui ont voué à Maurras une admiration profonde, pénétrée de gratitude pour ce qu'ils lui doivent : tels les Maritain, les Massis, les Ghéon, les Valléry-Radot, les Redier ; brillante phalange, remarquable par son ardent prosélytisme religieux non moins que par le talent et par l'influence déjà étendue qu'elle exerce sur l'élite.

Qu'un incroyant puisse bénéficier de pareilles sympathies, voilà qui n'est pas sans susciter chez plus d'un catholique les marques d'un vif étonnement. « Comment, disent d'aucuns, non sans quelque humeur parfois : oublié-t-on donc que Maurras demeure étranger à notre foi ? N'est-il pas avant tout, n'est-il pas presque uniquement le chef d'une école politique, dont l'objectif principal — et fort inopportun — est la restauration du régime périmé ? Y a-t-il là titres bien spéciaux à la sympathie de catholiques ? Dès lors, ajoutent-ils, dans cette particulière faveur que plusieurs témoignent à Maurras, ne convient-il pas, pour être sincère, de voir la traduction larvée de secrètes préférences politiques, bien plutôt qu'un zèle véritable des intérêts de Dieu ? »

C'est soulever là un problème intéressant et d'une actualité brûlante ; le voici, formulé plus clairement, dans son expression générale.

Supposons un intellectuel catholique dont les préoccupations essent pour seul objet essentiel de servir la cause religieuse, sans nul mélange d'arrière-vues politiques ; l'œuvre de Maurras offrirait-elle pour lui de sérieux éléments d'intérêt ? Mériterait-elle de retenir l'attention de l'apologiste ou de l'apôtre ?

Examiner ce problème — ainsi que nous allons tenter de le faire — c'est pénétrer au cœur même du sujet que nous nous étions assigné en entreprenant cette étude : nos articles antérieurs frayaient la voie en élucidant deux questions préjudicielles : la vraie position religieuse de Maurras — sa philosophie scientifique ou ce qu'on a appelé, après lui, d'un terme d'ailleurs ambigu, son positivisme. Un troisième préjugé, à savoir l'hostilité qu'on prête à Maurras vis-à-vis de la démocratie chrétienne avait été examiné autrefois par nous avec quelque étendue (1).

Sujet et divisions.

En une matière où les équivoques, les malentendus se sont multipliés à foison, au grand dam de la charité et de la justice, on nous pardonnera peut-être — fût-ce au prix de quelque minute dans les analyses, ou d'un appareil didactique un peu austère — d'orienter le principal de notre effort dans le sens de la clarté, de la précision, de la solidité et, s'il se peut, de la rigueur.

Posons d'abord le problème sur un cas bien concret.

Voici un catholique fervent, qui vit vraiment sa foi et place résolument au premier plan de ses préoccupations l'intérêt religieux. Il s'est établi, par un effort de recueillement, dans la lucide sérénité du point de vue catholique ; de cette sphère élevée, bien supérieure aux mesquines agitations des passions politiques, il envisage, comme choses d'un intérêt tout relatif et sans en être troublé, les diverses questions d'ordre profane, objets pourtant de tant d'âpres querelles, qui divisent les hommes : problèmes sociaux, problèmes politiques, etc. Toutefois, il entend bien ne pas demeurer étranger à son temps : il veut servir, il veut contribuer par son active influence à l'instauration d'un grand ordre chrétien. Pour cela il commence par le commencement : il se pénètre des enseignements des Vicaires du Christ : il lit avec une particulière ferveur les grandes Encyclopediques sociales, norme première et dernière à laquelle il est décidé de rapporter et ses jugements et son action. Cela fait, il s'agit pour lui d'accéder auprès des esprits qui l'entourent, ces enseignements pontificaux, ces directives d'une si haute sagesse. A cet effet, pour s'approvisionner d'armes appropriées, il a entrepris de dépouiller les productions marquantes de la littérature sociale : thomiste convaincu, à l'exemple du Docteur angélique, qui sans se laisser déconcerter par de vives controverses entreprit gravement et tranquillement de tirer Aristote au service de la science théologique, il est lui aussi disposé à recueillir avec sagesse dans ses lectures tous les bons éléments qui, incorporés à la synthèse catholique, trouveraient, telles les pièces d'une charpente, une solidité dont isolément ils seraient démunis. Or, un jour son attention est appelée sur Maurras : il se livre à de premières investigations sur l'auteur et sur ses écrits : de là il en vient à un examen personnel de l'œuvre : le voici en contact intime avec la partie doctrinale de Maurras.

(1) Cf. *Rev. Lat.*, février 1921, pp. 166 sq., ou la brochure : *Ch. Maurras devant l'opinion catholique*, pp. 35-41.

Quelle sera sa réaction ? Dans cette lecture trouvera-t-il quelque élément d'intérêt relativement au but qu'il vise à atteindre ?

Traduisons ce même problème, notre sujet, en une formule abstraite et synthétique :

Toutes questions d'ordre strictement profane et parmi elles la question monarchique et tous problèmes politiques étant, comme tels, nommément tenus en réserve : I. Faut-il, du point de vue catholique ainsi dégagé, reconnaître quelque valeur d'utilisation aux théories, aux démonstrations, à l'influence de Maurras ? II. Si oui, dans quelle mesure, en vue de quels résultats, à qui convient-il d'utiliser l'œuvre de cet écrivain ? et avec quels tempéraments de prudence ? (1)

* * *

Deux séries de considérations grouperont toutes les données positives essentielles pour la solution du problème :

A) Les premières (nous les dirions volontiers *a priori* parce qu'elles sont antérieures à l'étude directe de l'œuvre en elle-même) rassembleront ce qu'en observateurs du dehors, nous pouvons savoir en général de l'écrivain, de son labeur et des qualités du talent, de l'influence que les critiques autorisés se plaisent communément à lui reconnaître ;

B) Les autres, s'appuyant directement sur l'analyse même de l'œuvre, relèveront dans les écrits de Maurras divers chefs d'idées qui méritent particulièrement d'intéresser les catholiques.

II. — EXAMEN DU PROBLÈME

L'Œuvre et ses titres.

A) Envisagés par le dehors, dans une vue d'ensemble, l'œuvre et l'ouvrier commandent aux catholiques, attention et sympathie.

Pour s'en convaincre, il n'est que de bien se représenter le cas, vraiment exceptionnel, sinon unique, que nous offre Maurras.

Labeur. — Voici bientôt trente-six ans que ce champion de l'Idée a fait son entrée dans l'arène. Dès le début, il y déploie les efforts d'une activité acharnée, opiniâtrément poursuivie dans la même ligne, sans une défaillance. Plusieurs douzaines de volumes, des articles innombrables sont là en témoignage du labeur infatigable, « forcené » de ce reclus, vrai bourreau du travail !

Ressources. — A la tâche formidable qu'il va entreprendre, il apporte, en commençant, des ressources d'esprit et de cœur égales à sa ténacité ; intelligence d'une trempe exceptionnelle — beaucoup disent « géniale » ; sensibilité ardente et frémissante, éprise d'art et de beauté ; volonté héroïque avec des ambitions de savoir et d'agir infinies... Une crise d'agnosticisme (due à Hume et à Kant ?) lui ferme bientôt, hélas ! la carrière métaphysique qu'il avait d'abord, dit-il, passionnément courue.

Champs d'action. — A défaut de l'absolu qui lui échappe, il jette son dévolu sur les deux domaines les plus larges et les plus nobles qui lui demeurent accessibles : les Belles-Lettres et la science politique compteront désormais en Maurras un zélé serviteur, puis un ardent champion.

Méthode. — Pour s'immuniser contre les séductions de l'utopie et de la chimère, cet « intellectuel passionné » fait choix d'une méthode sévère, scientifique, « positive » : il prétendra construire sur le terrain des faits toujours en prolongement d'une Tradition qu'il veut connaître et respecter avant que de la modifier ; de là, pour son œuvre, ce cachet de robuste réalisme qui est le contre-pied de l'idéologie révolutionnaire.

Les sources. — Autre aspect bien remarquable. Par une sorte de privilège qui fait de Maurras un des représentants les plus purs de l'humanisme, sa pensée s'alimente aux trois sources les plus riches, les plus fécondes de la haute civilisation : l'héritage grec, l'héritage latin, la tradition française et catholique fusionnent harmonieusement dans son œuvre leurs apports. Cette vue a fourni à un critique républicain, A. Thibaudet, les lignes maîtresses de l'ouvrage subtil et touffu qu'il a consacré aux « idées de Ch. Maurras ».

L'influence. — Que d'aussi exceptionnels facteurs de succès aient

(1) Rappelons, pour mémoire, que dès le début notre examen fut explicitement circonscrit à l'Œuvre de Maurras, nous désignons par là l'ensemble des grands volumes de doctrine ; quant aux ouvrages de dessein avant tout littéraire, tels *Anthinea*, le *Chemain de Paradis*, nous avons marqué qu'ils n'entraient pas directement dans le cadre de notre étude. Est-il besoin de dire qu'une autre question, nettement distincte elle aussi, est la question du journal *d'Action française* ?

finalement assuré à celui qui les possède un grand prestige, qui s'en étonnera ? Aujourd'hui, le penseur royaliste occupe une place de premier plan dans l'attention et l'estime du monde intellectuel. Des juges, qui ne sont pas des partisans, désignent en lui « un maître de l'heure » (Le Goffic) et un des premiers hommes d'Etat de l'époque (Poincaré ?), « le penseur le plus vigoureux peut-être de notre temps » (G. Bernouville), « le défenseur le plus brillant de l'humanisme » (Guy-Grand). On n'épuiserait pas la liste des formules admiratives. Plus sûrement que ces éloges, les dix volumes qui ont été consacrés par des amis ou par des ennemis à exposer ou discuter sa pensée, nous disent avec quelle attention passionnée on envisage son influence ; les problèmes qu'il a posés, il les a « imposés » à la discussion de ses contemporains.

Parmi les écrivains marquants d'aujourd'hui, beaucoup reconnaissent avoir subi l'influence directe de Maurras ; tous professent pour son talent littéraire leur admiration ; ceux-là notamment qui ont signé le manifeste du *Pacte de l'Intelligence* et sympathisent aux tendances de la *Revue Critique* ou de la *Revue universelle*.

Sur l'élite de la jeunesse, on sait, par l'enquête d'Agathon et par les récentes enquêtes de l'*Opinion* et de la *Revue Hebdomadaire*, combien grande fut et demeure l'emprise du lettré philosophe.

Ses œuvres. — Mais la principale cause de l'influence de Maurras, c'est qu'il est, dans toute la force du terme, un *fondateur d'école*. En littérature, l'école néo-classique, l'école néo-monarchique en politique, sont issues de lui. On sait en outre combien d'œuvres et d'organes variés ont surgi progressivement pour multiplier le rayonnement de la pensée et de l'action du chef et du maître. Ces brillants résultats apparaîtront bien significatifs si l'on constate, avec un critique républicain, A. Ségard, qu'ils sont originellement dus à l'intelligence lucide et à la volonté opiniâtre d'un seul homme. « Car, nous affirme-t-il, il est littéralement vrai que Maurras a commencé seul contre tous les premiers disciples qui sont actuellement ses meilleurs auxiliaires ; il les a conquis un à un par l'impérieux ascendant de sa conviction et de sa logique. Bien que toujours opiniâtrément combattu, surtout chez les catholiques républicains, après avoir subi les rigueurs d'un silence concerté, Maurras a fini par emporter la considération du grand nombre. »

* * *

En faut-il davantage pour conclure que l'œuvre d'un écrivain de pareille trempe intellectuelle, de pareil prestige et de pareil labeur s'impose à l'attention de tous ? A l'attention des catholiques surtout ; à son endroit, l'ignorance systématique n'est pas de mise, non plus que pour les Taine, les Barrès, les Bourget, les Payot, les Faguet qui, eux, bénéficient, souvent avec moins de titres, de tant d'indulgence ou de faveur ?

On peut *a priori* l'infirmer : ce ne peut être en vain et sans nul profit durable pour nous, catholiques, qu'un esprit de cette force et de cette endurance aura fourni trente-six années de labeur opiniâtre, dont vingt-cinq années (depuis l'affaire Dreyfus, tournant de sa vie) au service presque exclusif d'idées d'avoie. Et cela sans qu'il ait jamais mêlé, pendant ce quart de siècle, à son utile tâche, la propagande de quelque erreur condamnée par l'Église. Disons plus ! *A priori*, n'y a-t-il pas même espoir de découvrir abondantes dans son œuvre, les richesses ? Le simple bon sens en augure ainsi. La partie nouvelle que nous abordons ne sera pas pour infirmer ces pronostics.

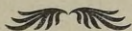
* * *

B) Analysée dans ses principaux éléments, l'œuvre de Maurras suggère aux catholiques une sage utilisation.

Dans l'œuvre toute d'un bloc de Maurras, l'analyse peut envisager deux aspects et discerner ainsi deux parties également puissantes. Maurras veut détruire, il veut construire. Il s'efforce — partie négative ou critique — de ruiner l'idéologie révolutionnaire et de purger l'atmosphère intellectuelle d'autres miasmes encore, d'autres « nuées », (c'est le nom qu'il donne aux erreurs modernes). Il ambitionne — partie positive — de construire à l'aide de matériaux de choix, éprouvés par l'expérience et par la raison : 1° en littérature, une théorie classique ordonnée ; 2° en politique, une systématisation vraiment solide appuyée sur le réel ; bref, de faire de la politique une science. Parmi les pièces maîtresses qui commanderont l'œuvre et dont il s'efforce d'établir, au préalable, la solidité au regard de la raison, nous trouvons — et voilà ce qui nous intéresse — nombre de principes généraux d'ordre philosophique, d'ordre moral, d'ordre social, politique, littéraire... Éléments constructeurs ou positifs dont nous ferons par ordre le relevé succinct ; nous soulignerons aussi ce facteur qui les renforce et leur confère la plus grande partie de leur efficacité : à savoir

leur liaison naturelle et logique, leur harmonieuse convergence, bref leur *systématisation*. Quelques aperçus subsidiaires, rapidement esquissés, compléteront cette vue d'ensemble. (1)

V. HONNAV, S. J.



Note sur les sacrements

L'Ordre

Parmi les sacrements, l'Ordre vient logiquement après le Baptême, parce qu'il est l'instrument nécessaire de la plupart des autres sacrements. On peut être baptisé sans prêtre, mais on ne peut être nourri du corps du Christ, être absous, confirmé, on ne peut recevoir l'extrême-onction sans prêtre. Avant donc de parler des sacrements qui encadrent l'exercice de la vie chrétienne, il convient d'exposer ce qu'est le sacerdoce chargé d'entretenir cette vie, de la rénover à l'occasion, de la diriger toujours.

Le sacrement de l'Ordre est celui où se manifeste le mieux ce caractère humain que Jésus a donné à toute son œuvre rédemptrice. Il est le plus catholique de tous les sacrements, car c'est le propre de l'Église d'unir l'affirmation la plus intransigeante de la divinité du christianisme à l'organisation la plus humaine. Par le sacerdoce l'Église enseigne aux hommes la vérité divine, elle leur donne la vie divine ; et cette œuvre divine elle l'accomplit par une action humaine. Cette union de l'humain au divin, dans l'Église comme dans le Christ, est tellement le fondement du christianisme que les hérésiarques, d'habitude, quand ils attaquent le dogme, s'en prennent tout d'abord au sacerdoce.

D'ailleurs, ce mélange est un des points qui scandalisent le plus les incroyants. Et c'est à concevoir, car il y a là une audace de doctrine incroyable. Quand on sait ce qu'est Dieu, prétendre unir, mêler l'action humaine à l'action divine, est une folie outrepassante, à moins que ce ne soit Dieu lui-même qui en décide ainsi, et alors, ce n'est plus folie d'orgueil, c'est prodige d'amour, merveille d'humilité, la folie de la croix, d'une sublimité si déconcertante que, depuis dix-neuf siècles, toute la foi, la pensée et la ferveur catholique s'épuisent à en sonder l'éblouissant mystère, sans parvenir à dire en mots humains ce que l'esprit éclairé par la grâce entrevoit d'indicible splendeur sous le langage simple des Évangiles.

Unir l'homme à Dieu au point qu'ils ne fassent qu'un, c'est là le Christ. L'Église le continue, et adore le mystère de sa propre existence. Les hérétiques séparent pour comprendre. Les incroyants rient et nient. Mais il suffit à l'Église d'être le miroir du Christ, pour que rien n'entame sa sereine assurance.

* * *

Et dans l'Église, le miroir du Christ, c'est tout spécialement le prêtre.

Puisque le Christ voulait unir, dans son œuvre rédemptrice, notre nature humaine à sa nature divine, il a voulu être vraiment homme, soumis aux lois humaines, et il est mort, comme meurent les hommes.

Puis il a voulu que son œuvre continue comme continuent les œuvres humaines ; il en a chargé des hommes, ses Apôtres : — *Allez, enseignez les nations*, et, à la dernière Cène : *Faites ceci en mémoire de moi*. — Les Apôtres, à leur tour, ont chargé

d'autres hommes de les continuer, et les évêques, successeurs des apôtres, se sont entourés de prêtres qui les aident. Par ces hommes le Christ continue à nous parler, il nous enseigne, il nous dirige ; par leur ministère, il descend dans nos âmes, les nourrissant, les fortifiant, les relevant ; par eux encore, il est présent corporellement dans nos villes et nos villages. Le Christ se présente à nous par le prêtre.

Là se trouve la dignité sublime, unique au monde, du sacerdoce catholique. Le Christ ne se montre à nous, ne se confie à nous que par le prêtre. *Le prêtre*, dit St Paul, *est un autre Christ*. Le mot peut être pris dans un sens très littéral, car, instrument du Christ, nécessaire au point que sans lui, le Christ cesserait de vivre parmi les hommes, le prêtre doit vraiment être pour les autres, le Christ, « atteignant dans une inviolable charité, la perfection de ce qu'un homme peut être, dans la plénitude de l'âge du Christ, *in mensuram actatis plenitudinis Christi* » (1) »

Là se trouve aussi le fondement de l'extraordinaire devoir de perfection du prêtre. Il doit être, pour les autres, le Christ ; il faut que, sur son passage, flotte le parfum du Christ, que l'accent du Christ résonne dans sa voix, que monte dans les âmes, à sa vue, l'émotion que leur causait le Christ. Il est la voix du Christ, il est la main du Christ. Quand ses lèvres s'ouvrent aux paroles de la consécration, il dit : « Ceci est mon corps » et le pain se trouve être le corps, non de lui, mais du Christ. Quand il dit : « Je pardonne » — *Ego te absolvo, moi, je t'absous*, — c'est le Christ qui pardonne ; et quand sa main se lève pour bénir, c'est la grâce de Dieu qui descend sur les âmes.

* * *

Le Christ se présente à nous par le prêtre. Le prêtre continue l'œuvre du Christ sur terre. Or le Christ est venu pour les hommes. Le prêtre aussi est pour les hommes. Son sacerdoce n'est pas pour lui, mais pour les autres ; c'est une mission, une charge, une fonction sociale, la plus haute et la plus redoutable, la plus sublime aussi.

« Tout prêtre », dit saint Paul, « est établi pour les hommes afin de leur servir d'intermédiaire dans leurs rapports avec Dieu ». Le sacrement de l'Ordre est le moyen de faire les prêtres, sa fin est toute sociale, et les grâces qu'il confère tendent à rendre le prêtre saint, non pour lui-même, mais pour sanctifier les autres. *Ordinantur ad perfectionem multitudinis*, dit saint Thomas : ils sont ordonnés pour la sanctification du peuple.

Le prêtre n'est pas prêtre pour lui-même. Aux yeux des hommes il est le Christ continuant son œuvre ; devant lui-même et devant Dieu, il est un pauvre homme comme les autres, avec toutes les faiblesses, et les misères des hommes. Son ministère sublime n'est efficace que pour les autres ; il peut absoudre rois et pape ; mais il ne peut s'absoudre lui-même ; il bénit toute l'humanité ; il bénit même les choses, mais fût-il le Pontife suprême, sa puissance de bénir s'arrête à lui-même. Toute sa divine puissance sacerdotale s'évanouit quand il s'agit de lui, et à l'heure de la mort, s'il n'y a pas un autre prêtre auprès de lui, il lui faudra mourir, dans l'abandon, sans absolution et sans extrême-onction !

Par là le sacerdoce s'oppose à l'état de perfection, dans le sens où l'on prend ce mot lorsqu'on parle de l'état religieux. On devient religieux pour devenir parfait ; l'état de perfection du religieux consiste à se vouer à devenir parfait. Mais le prêtre, l'Église l'ordonne pour sanctifier les autres.

Il ne sera capable de remplir cette mission que s'il est parfait.

(1) La suite de cette article paraîtra dans le prochain numéro.

(1) Pontifical romain, — Rite de l'ordination des prêtres.

Le prêtre ne doit pas *devenir* saint, il doit *être*. Nul ne donne que ce qu'il a. Le prêtre est l'homme qui sanctifie les autres en leur donnant la vie du Christ ; comment réaliser pleinement cette mission, s'il ne s'identifie réellement, jusque dans les tréfonds de l'âme, avec ce Christ qu'il réincarne en quelque sorte ?

L'Église donc, en ordonnant le prêtre, l'ordonne, parce que suffisamment parfait, et pour qu'il sanctifie les autres. Évidemment la dignité du sacerdoce chrétien est telle qu'aucun prêtre n'atteint jamais la sainteté idéale que tous les prêtres devraient avoir, et que chaque prêtre, ordonné parce qu'on a trouvé en lui le minimum de perfection requise à l'exercice de sa mission de Christ, a le devoir premier de toujours travailler à graver dans son âme plus profondément l'image du divin Modèle. N'empêche que, par rapport au sacerdoce, la perfection du prêtre est une condition et non la fin.

On s'étonne parfois, lorsqu'on comprend la sainteté que devrait réaliser le prêtre, des faibles exigences de l'Église à cet égard. Mais elle ne fait, ici encore, que continuer la tradition du Maître. Jésus veut que son œuvre continue par les hommes ; il faut donc prendre les hommes pour la moisson divine, les prendre comme ils sont, non comme on voudrait qu'ils soient. Il faut se contenter, comme minimum exigible, d'un ensemble de vertus qui rende l'action divine possible, — et ces vertus, le célibat entre autres, représentent déjà un degré de renoncement qu'aucune corporation ne réalise hors de l'Église catholique ; — l'Église estime ne pouvoir exiger davantage, parce qu'elle s'adresse à des hommes, et l'on ne voit pas que Jésus, en recrutant ses apôtres, ait exigé d'eux, d'emblée, une vertu si intégrale. L'Église fait tout ce qu'elle peut pour que ses prêtres aspirent à la plus haute sainteté. En exigeant de chacun d'eux la perfection consommée, elle se vouerait à n'avoir qu'une milice si clairsemée que le champ immense des âmes resterait en friche.

Grâce aux prêtres, le Christ continue à vivre sur la terre dans les âmes, et cela, malgré que ses ministres soient imparfaits et faibles. Et ceux qui n'ont pas fait l'expérience des

sacrifices et des peines de la vie sacerdotale, ceux qui voudraient exiger de leurs prêtres une perfection dont ils ne savent pas l'héroïsme, parce qu'ils n'ont jamais fait eux-mêmes le moindre effort pour y atteindre, ceux-là ne doivent-ils pas, en tous cas, vénérer sans réserve dans le prêtre, celui qui est pour eux, l'instrument de la rédemption, la voix du Christ.

* * *

Connaître la dignité du sacerdoce est un devoir non seulement pour ceux qui y aspirent, mais pour tous les chrétiens. L'existence et le développement de l'Église dépendent du recrutement sacerdotal. Tous les chrétiens y sont intéressés ; tous y doivent leur collaboration.

Depuis quelques années, en présence de la crise des vocations sacerdotales, le Saint-Siège et les évêques multiplient les appels ; des œuvres se fondent, les unes pour soutenir les prêtres par la prière, les autres pour favoriser par une aide pécuniaire les études sacerdotales. Cela ne suffit pas. On s'imagine trop aisément que la vocation sacerdotale tombe du ciel, sans que l'homme ait à y intervenir, même malgré sa résistance. Quelques vocations exceptionnelles, conformes en apparence à cette conception, ne doivent pas nous tromper. En général, le développement d'une vocation dépend de l'atmosphère où vit l'enfant et le jeune homme. C'est la famille qui donne le prêtre. Il y a des familles qui en donnent, il y en a qui n'en donnent pas. Une lourde responsabilité pèse, de ce chef, sur les parents chrétiens.

Un jeune homme songera plus facilement à s'offrir à l'Église, s'il respire autour de lui le culte du sacerdoce, si son éducation l'a imprégné de la notion vraie du lourd devoir qu'il y a, pour les familles chrétiennes, de fournir des prêtres au Christ, et si, dès sa petite enfance, l'exemple de ses parents a gravé dans son âme qu'il n'y a rien de si grand au monde que le prêtre. Il y a là une mission sacerdotale pour les pères et pour les mères. Qu'ils y songent, car, tous, nous vivons par les prêtres, et la moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers.

Abbé JACQUES LECLERCQ.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Un peu de mystique

A propos d'un fait sur lequel l'autorité religieuse a ordonné le silence de la presse, nous croyons pouvoir, tout en gardant scrupuleusement la consigne imposée, rappeler ici quelques notions élémentaires et générales dont l'ignorance ou l'oubli a donné l'essor à des propos bigornus, à d'étranges billevesées, aux plus extravagantes rumeurs.

Je ne veux remplir que l'office de rapporteur, je me borne à résumer la théorie du R. P. Poulain, S. J., dans son grand ouvrage : *Des Grâces d'oraison*, qui est classique en la matière.

L'*Union mystique*, la présence de Dieu sentie, la possession expérimentale de Dieu s'accompagne à son degré supérieur de l'*extase* ou ravissement en Dieu, avec aliénation complète des sens. L'*extase* à son tour peut présenter des phénomènes accessoires du plus haut intérêt, le corps s'élève en l'air, ou s'enveloppe d'une auréole lumineuse ou exhale des parfums. Plusieurs extatiques — le premier connu est saint François d'Assise — ont reçu du ciel pour l'édification générale un privilège extraordinaire, une participation merveilleuse à la Passion du Christ, comprenant : 1° l'impression aux pieds, aux mains, au côté, à une épaule, au front des plaies de Notre-Seigneur — ce sont les *stigmates visibles* — et 2° des souffrances correspondantes très aiguës — ce sont les *stigmates invisibles*. Ste Catherine de Sienne, par exemple, dotée de cette faveur, demanda et obtint immédia-

tement qu'elle échappât à tous les regards et la sainte ne conserva que la douleur.

Notre sensibilité moderne, si raffinée et si grossière, a beau protester ici, elle n'entend rien aux secrets de l'amour divin, aux subtilités de l'union mystique, et donc qu'elle se taise. Les stigmatisés sont des crucifix vivants que la grâce sculpte dans l'infirmité de la chair, ils sont, pour les péchés de l'humanité, des victimes expiatoires que Dieu se choisit et façonne à son gré. La douleur est l'élément essentiel, la compassion au Christ est la substance même des stigmates. A quoi bon un pur symbole qui ne serait qu'un simulacre, si quelque chose de la réalité n'y était joint ? L'orgueil y trouverait aisément son compte dans cette figuration extérieure et l'exhibition de plaies sans douleur serait sans mérite. Aussi bien d'ordinaire d'autres épreuves encore tressent aux favoris de l'amour divin une couronne d'épines, et le docteur Imbert Goubeyre, spécialiste en la question, l'auteur d'un ouvrage considérable qui fait autorité, n'hésite pas à dire : « La vie des stigmatisés n'est qu'un long enchaînement de douleurs qui précèdent la maladie divine des stigmates, puis lui font cortège en se prolongeant jusqu'à la mort ».

L'histoire semble établir que tous les stigmatisés sont des extatiques, et d'ordinaire leurs visions et leurs apparitions se réfèrent au Christ souffrant. On cite comme très caractéristique le cas de sainte Catherine de Ricci, dominicaine du XVI^e siècle. Elle avait vingt ans lorsque, en 1542, commencèrent ses *extases de la Passion* qui, pendant douze ans, se reproduisirent chaque semaine avec une minutieuse régularité du jeudi à midi jusqu'au vendredi à quatre heures du soir, ne s'inter-

SALLE DE L'UNION COLONIALE, RUE DE STASSART, 34, BRUXELLES

LES GRANDES CONFÉRENCES CATHOLIQUES

sous le Haut Patronage de S. E. LE CARDINAL MERCIER

Les Conférences suivantes seront données par :

M. LOUIS BARTHO, de l'Académie Française, Président
de la Commission des Réparations.
Le Maréchal FRANCHET D'ESPEREY.

M. VENIZELOS, ancien Président du Conseil hellénique.
M. P. DE NOLHAC, de l'Académie Française.
M. PAUL BOURGET, de l'Académie Française.

SECRETARIAT : 38, BOULEVARD BOTANIQUE

Pour les cartes s'adresser à la Maison LAUWERYNS, Treurenberg, 36, Bruxelles.

LE GLOBE

OFFICE INTERNATIONAL DE VOYAGES

3, Avenue Louise, BRUXELLES. Tél. 271.76

:-: Directeur : A. DE STAERCKE :-:

LA SEMAINE SAINTE A ROME par la Côte d'Azur, du 23 mars au 18 avril — 2 jours à Nice — 8 jours à Rome-Assise-
Florence — Naples — Venise, retour par la Suisse — Voyage de premier ordre, groupe de 10 à 15 personnes :
1^{re} classe : 4050 fr. — 2^e classe : 3550 fr.

Organisation soignée de voyages de noces et particuliers — Renseignements gratuits.

Banque Belgo-Luxembourgeoise, S^{té} A.

SIÈGE SOCIAL : 3, Boulevard Anspach (Place de Brouckère), à BRUXELLES

CAPITAL 10.000.000 DE FRANCS

SUCCURSALES : Bruxelles, Luxembourg. — AGENCES : Stavelot, Esch s/Alzette, Ettelbrück, Grevenmacher. —

BUREAUX AUXILIAIRES : Eupen, Malmédy, Trois-Ponts, Vielsalm.

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE, DE BOURSE ET DE CHANGE

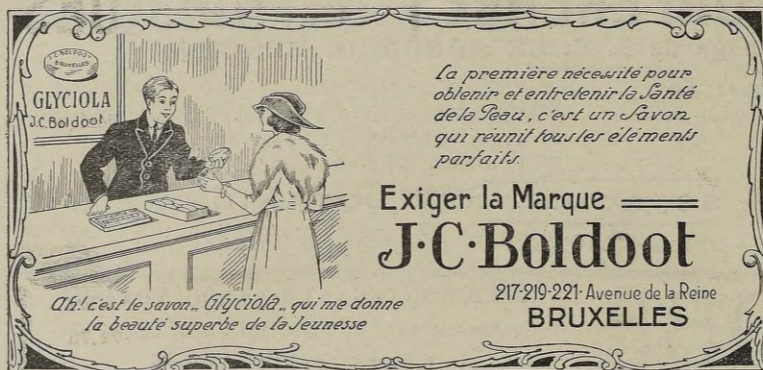
« ODEOLA »



EST UN ENSEMBLE
MERVEILLEUX QUI
RÉUNIT LES QUALITÉS
LES PLUS PRÉCIEUSES
AUX QUELLES ONT AI
PU ATTEINDRE EN
FAIT [D'APPAREILS
PNEUMATIQUES.
IL EST INCOMPARA-
BLE PAR SA CON-
STRUCTION ET PAR
SON RENDEMENT AR-
TISTIQUE.

TÉL. : B. 8586

Magasins de Vente : 6, rue Thérésienne, 6, Bruxelles



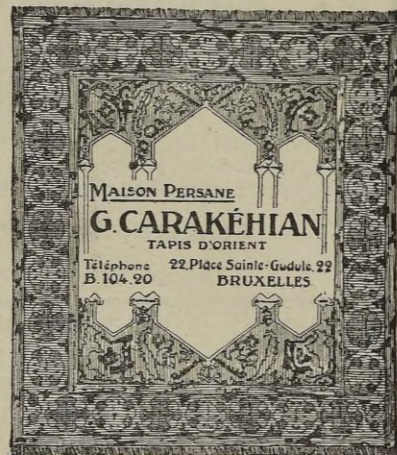
GLYCIOLA
J.C. Boldoot

*La première nécessité pour
obtenir et entretenir la santé
de la peau, c'est un Savon
qui réunit tous les éléments
parfaits.*

Exiger la Marque
J.C. Boldoot

217-219-221 Avenue de la Reine
BRUXELLES

*Oh! c'est le savon... Glyciola... qui me donne
la beauté superbe de la Jeunesse*



MAISON PERSANE
G. CARAKÉHIAN
TAPIS D'ORIENT

Téléphone B. 104.20 22, Place Sainte-Gudule, 22
BRUXELLES

LIVRES, JOURNAUX — REVUES ET PÉRIODIQUES ANGLAIS — LIVRES EN LOCATION	W. H. SMITH & SON ENGLISH BOOKSHOP 78, MARCHÉ-AUX-HERBES, BRUXELLES TÉL. 6283	SERVICE D'ABONNEMENTS A TOUS LES JOURNAUX ANGLAIS — INSERTION D'ANNONCES
DÉPÔT CENTRAL EN BELGIQUE DE TOUTES LES PUBLICATIONS ANGLAISES & AMÉRICAINES		

A LA
VIERGE NOIRE
Bruxelles

Coin des rues Ste-Catherine et de la Vierge Noire

CHOIX INCOMPARABLE
DE
Vêtements pour Hommes et Enfants

COUPE IRREPROCHABLE
PRIX MODÉRÉS

Rayon spécial de Vêtements sur mesure
VÊTEMENTS DE TRAVAIL, COLLÈGES, PENSIONS,
ADMINISTRATIONS
LIVRÉS

Sucursales à ANVERS, TONNAY et CHARLEROI

CH^S SACRÉ & C^{IE}

Agents de change agréés

MAISON FONDÉE EN 1875

52, Marché-aux-Poulets, BRUXELLES-CENTRE
TÉLÉPH. 233-73

Sucursale : 27, rue Ernest Solvay, IXELLES
TÉLÉPH. 285.54

COMPTES CHÈQUES-POSTAUX 4121

Ordres de Bourse — Renseignements financiers —
Encaissement de coupons — Change
Régularisation de titres

Abonnez-vous à notre publication
LA REVUE DE LA SEMAINE
Abonnement : 10 francs l'an

Études objectives de toutes valeurs cotées ou non —
Comptes-rendus des assemblées — Physionomie
boursière de la semaine. — Relevé des cours de bourse
mis en regard des cours pratiqués huit jours
auparavant, etc.

ENVOI GRATUIT A L'ESSAI SUR DEMANDE

rompant qu'une fois pour permettre à la sainte de communier. Elle sortait de l'extase, durant laquelle se déroulait le drame sanglant, les membres labourés de blessures produites par les fouets et les cordes.

Depuis le XIII^e siècle jusqu'à nos jours, le Dr Imbert a compté 321 stigmatisés des deux sexes, mais il estime que cette liste est loin d'être complète. Comme bien on pense, il y en a pas mal de pseudo-stigmatisés dont les simulations ont fini par être découvertes. L'exemple de la supercherie la plus mémorable et dont le souvenir encore récent épouvanta sainte Tère est celui de la fameuse Madeleine de la Croix, franciscaine de Cordoue, au début du XVI^e siècle. Liée au démon par un pacte, elle réalisa par son secours et ses prestiges presque toutes les apparences du merveilleux divin : extases, lévitation, prodiges. Elle se faisait des plaies stigmatiques et pendant onze ans simula l'inédie. Pendant trente-huit ans, elle trompa sciemment les plus grands théologiens de l'Espagne, les évêques, les cardinaux, les inquisiteurs ; elle était un oracle que tout le monde consultait. Sur le point de mourir, elle découvrit enfin ses manœuvres hypocrites et sacrilèges, puis rétracta ses aveux. Il fallut l'arracher par les exorcismes à la puissance démoniaque et finalement elle fut condamnée à être enfermée dans un autre couvent de son ordre.

Le XIX^e siècle a produit vingt-neuf stigmatisés ; les trois plus célèbres sont Marie de Mierl (1812-1868) de Kaltern, Domenica Lazzari (1815-1848) de Capriana, et Louise Lateau de Bois-d'Haine.

Louise Lateau fut, de 1868 à 1883, l'objet d'une admiration universelle, par les privilèges réunis de l'extase, de la stigmatisation, de l'inédie, de l'hieroglose (discernement des objets sacrés même latents).

Soumise aux plus redoutables investigations scientifiques, elle en est sortie victorieuse et nulle opposition n'a pu infirmer les conclusions de l'enquête ordonnée par l'Académie royale de Médecine et consignées dans l'ouvrage du Dr Lefebvre, d'où ressort avec évidence le caractère préternaturel et divin des stigmates de la voyante. A la suite des démêlés qui agitent le diocèse de Tournai, à la fin de l'épiscopat de Mgr Dumont, le renom de sainteté de Louise Lateau a pu pâlir auprès de quelques-uns ou plutôt se voiler parmi les ombres que projetèrent sur elles les tristes événements auxquels elle fut mêlée, mais l'heure de la justice sonnera qui dissipera ces ombres.

Les autorités religieuses ne se sont pas prononcées, elles ne se prononcèrent jamais d'ailleurs sur ces phénomènes ; l'Église canonise les vertus des saints mais pas leurs visions, elle n'approuve celles-ci qu'indirectement et d'une manière négative, pour juger qu'elles ne renferment rien de contraire à la foi et aux mœurs.

Il faut lire dans *Témoignages et Souvenirs*, par le marquis de Ségur, l'attachant récit de la visite faite par l'auteur et son frère, Monseigneur de Ségur, au mois d'août 1846, aux deux stigmatisés du Tyrol, dont l'histoire d'ailleurs a été savamment écrite par M. Borée et relatée aussi par le docteur Gierres, dans sa *Mystique chrétienne*.

Depuis le 3 février 1834, jusqu'au mois de janvier 1868, où elle mourut saintement, Marie de Mierl n'a pas cessé de vivre d'une vie surnaturelle, en continuelle extase, portant les stigmates sanglants de Jésus-Christ. État évidemment miraculeux que seule peut expliquer la puissance de Dieu. Néanmoins, « l'Église qui est la sagesse même, et qui, observe le marquis de Ségur, n'a pas besoin de preuves nouvelles pour établir son autorité sur les esprits et sur les cœurs, ne s'est pas prononcée. L'évêque de Trente, après une enquête officielle, se contenta de témoigner à Marie de Mierl, sa bienveillance particulière en lui accordant le glorieux privilège d'avoir un autel et la messe dans sa chambre. Saisissant contraste, elle endurait les souffrances atroces de la Passion et tout le bonheur du ciel était dans ses yeux. « On comprend le ciel quand on l'a vue », écrivait le marquis de Ségur dans ses notes de voyage.

Domenica Lazzari, fille d'un pauvre meunier de Capriana, reçut les stigmates en 1834, et jusqu'en 1848, date de sa mort, son martyre ne fut pas interrompu. Des milliers de témoins l'ont vue, toujours mourante et toujours vivante, ont assisté à son agonie mille fois renouvelée le vendredi, le front percé de trous nets et profonds, traces visibles de l'invisible couronne d'épines, les mains et les pieds perforés de plaies larges, arrondies, qui semblaient faites par un énorme clou, la poitrine râlant d'un agonisant, toute sa personne présentant l'image la plus désolante de la mort prochaine et l'on ne pouvait, dit encore le marquis de Ségur, la contempler sans redire les paroles prophétiques du psalmiste : « Ils ont percé mes mains et mes pieds, ils ont compté tous mes os ! »

A elle aussi l'évêque permit d'avoir dans sa chaumière l'Eucharistie qui fut pendant longtemps sa seule nourriture.

Clouée à la croix du Christ, pendant près de quinze ans, l'*addolorata* tyrolienne n'a pas cessé de prêcher par ses stigmates Jésus crucifié, son sang a fait couler bien des larmes de repentir, converti des héré-

tiques et des incroyants, sanctifié sa famille, les siens, toute la contrée environnante.

* * *

C'est une question agitée de savoir si des plaies analogues à celles de la crucifixion pourraient être produites par la seule action naturelle de l'imagination et de vives émotions. Est-ce qu'une personne ne peut pas être à ce point embrasée d'amour divin et si fortement impressionnée par les souffrances de l'Homme-Dieu que la simple répression de cet état mental, normal ou extatique, peu importe, détermine dans le corps l'impression des blessures, fasse apparaître les stigmates ? L'imagination a-t-elle une pareille puissance ?

A l'état normal, observe le R. P. Poulain, nul motif de pencher pour l'affirmative, car la médecine ne connaît pas de tissus modifiés par l'imagination chez ce genre de personnes.

Mais, s'il s'agit de l'état anormal, sommeil extatique ou hypnose, la question est-elle aussi claire ? Il y a des physiologistes, même catholiques, qui admettent qu'en pareille hypothèse, l'imagination peut être créatrice de plaies et d'hémorragies. Les uns affirment, c'est commode ; les autres argumentent de certaines expériences faites sur des hypnotisés, notamment à Nancy, où l'on produisit une vésication par simple suggestion. Mais l'expérience paraît peu probante : il n'y a rien de commun entre l'hémorragie stigmatique et la « dermatographie ou urticaire factice », sortes de turgescences ou gonflements entourés de rougeurs qui apparaissent sur la peau et peuvent subsister quelque temps.

Surbled et Gombault, cités par le R. P. Poulain, ont nettement tracé la ligne de démarcation entre stigmates des saints et stigmates hypnotiques.

D'un côté véritables plaies et saignantes, de l'autre une boursofflure avec une sueur plus ou moins colorée. Les premiers stigmates persistent des années ou se renouvellent périodiquement, chaque semaine ; les autres sont passagers. Les premiers sont incurables, très douloureux, accompagnés d'extases, ne présentent ni suppuration, ni ulcération, ni inflammation, ni altération morbide des tissus ; les autres manquent radicalement de ces caractères.

Donc on peut affirmer, mais dans l'état présent de la science on ne peut prouver par l'expérience, que l'imagination est capable de produire des plaies stigmatiques.

Il y a des médecins catholiques qui ont cherché cette preuve dans les sueurs de sang naturellement causées par le jeu des émotions, d'où ils tirent un argument d'analogie pour expliquer les stigmates.

On trouvera dans Louise Lateau, *étude médicale*, par le Dr Lefebvre, une longue réfutation de cette thèse. Je me borne à relever cette différenciation radicale qui détruit l'analogie : les caractères essentiels des stigmates sont d'être une plaie, d'être localisées aux mêmes endroits que dans la crucifixion, de saigner à des jours déterminés et de provoquer des souffrances atroces. L'hémorragie n'est là qu'un phénomène secondaire et intermittent. Quel contraste absolu avec les exsudations dues à une dilatation du réseau de la peau, pour laisser filtrer des liquides, sans trou ni déchirure d'aucune sorte !

Est-ce que du moins les douleurs stigmatiques, ce que nous avons appelé les stigmates invisibles, ne sont pas du ressort de l'imagination violemment excitée ? Saint François de Sales l'admet dans son *Traité de l'Amour de Dieu* en s'appuyant sur ce principe : « L'Amour est admirable pour aiguïser l'imagination, afin qu'elle pénètre jusqu'à l'extérieur ». Le saint Docteur n'étend pas d'ailleurs ce pouvoir jusqu'à « faire les ouvertures en la chair par le dedans », il exclut les plaies, et les faits d'analogie qu'il apporte à l'appui de sa première proposition ne paraissent pas recevables, tel celui-ci, « qu'une imagination puissante fait blanchir un homme en une nuit », exemple peu pertinent, puisque dans le cas allégué il n'y a pas de souffrance.

Il reste donc que la stigmatisation, telle que nous l'avons définie et montrée dans l'histoire, ne se laisse pas réduire à un processus naturel, mais suppose une action spéciale de Dieu qui veut manifester sa puissance et sa miséricorde en associant à son œuvre rédemptrice par les larmes et par le sang des âmes d'élite, des âmes pures et héroïques.

J. SCHYRGENS.

Une enquête sur le nationalisme

L'excellente revue catholique *Les Lettres*, à qui nous sommes déjà redevables d'une série d'initiatives aussi intéressantes que fécondes, vient d'inaugurer une vaste enquête sur le nationalisme.

Les premières réponses ont été publiées dans les numéros de janvier et de février et continueront à paraître pendant tout le cours de l'année et peut-être au delà.

On ne saurait nier l'extrême opportunité d'une telle enquête. Les

catholiques divisés sur tant de sujets, d'intérêt actuel, le sont tout particulièrement sur la question du nationalisme.

« Parmi les problèmes qui se posent aujourd'hui dans le monde entier, devant la conscience catholique — lisons-nous dans la circulaire introductive du débat — il n'en est peut-être pas de plus grave que le « nationalisme ». La doctrine que ce mot désigne, et qui a rarement été définie en dehors de toute considération d'intérêt politique immédiat, rencontre en plusieurs pays la faveur d'un grand nombre de catholiques, tandis que d'autres y dénoncent la renaissance d'idées païennes, anormales et contradictoires à la notion même de civilisation chrétienne.

... Il nous paraît que la question vaut d'être étudiée et, s'il se peut, éclaircie d'un point de vue supérieur, qui ne fasse fi d'aucune réalité politique contemporaine, mais qui s'attache surtout à relier les faits aux théories d'où ils découlent et à en examiner la répercussion présente ou probable sur la pensée comme sur la conduite des catholiques, dans les différents États où ils constituent soit la majorité, soit une minorité importante de la population. »

Les causes de ces divergences d'opinion qui vont jusqu'aux plus extrêmes antagonismes, sont nombreuses et profondes. Elles sont à l'œuvre dans tous les domaines de la pensée et de l'action.

En voici deux parmi bien d'autres. Quels sont les catholiques, même instruits, ceux qui écrivent et ceux qui enseignent, qui connaissent bien, d'une connaissance sûre et approfondie, leur religion : dogme, histoire de l'Église, enseignement récent des Papes et la philosophie qui sert de base rationnelle à cet édifice religieux ?

Qui parmi les catholiques connaît d'une connaissance critique le mouvement des idées modernes, de manière à discerner la paille du bon grain, l'erreur même subtile de la vérité nouvelle et utile ? Or, pour bien juger d'un courant d'idées, d'un mouvement d'opinion, de la valeur d'une institution, il faudrait — idéalement parlant — avoir dans l'esprit en même temps ces deux synthèses. La preuve que nous sommes loin de cet idéal, c'est qu'un prêtre bien intentionné et instruit ait pu récemment présenter la Renaissance, la Réforme, la Révolution, le Libéralisme, le Socialisme, comme les étapes d'un nouvel ordre chrétien, d'une nouvelle mystique religieuse ! Et il n'est pas, hélas ! un isolé.

Allez au fond de toutes les divergences, un peu notables, entre catholiques, et vous les trouverez soit dans une déficience de doctrine catholique, soit dans une fausse conception — du point de vue catholique — des idées modernes, soit, ce qui est plus fréquent encore, dans les deux causes réunies.

Mais pour ce qui tient au nationalisme, à ces raisons générales s'en ajoute une autre plus particulière, et c'est l'ambiguïté du terme.

Sous ce pavillon unique s'abritent les marchandises les plus disparates. Il y a chez nous, par exemple, un nationalisme flamand et il y a un nationalisme belge qui se combattent. Ailleurs, il y a un nationalisme allemand, pourvu d'une très forte doctrine, très différent du nationalisme français et de sa doctrine. Il y a les nationalismes égyptien, hindou et bien d'autres.

Souvent on ne s'entend pas, parce que, sous le couvert d'un même vocable parfaitement décevant, on parle en réalité de choses différentes.

Dès lors, c'est faire besogne utile que d'essayer de préciser les termes, et de définir les doctrines. Si on y parvient, on rétrécira certainement le champ des divergences, et alors, mais alors seulement, apparaîtront les différences irréductibles.

Et c'est pourquoi, tout en restant un peu sceptiques sur l'efficacité pratique immédiate de l'intelligente initiative de notre distingué confrère, nous y applaudissons bien cordialement et nous nous proposons d'en analyser les résultats.

* * *

À l'envisager de l'extérieur, l'enquête apparaît fort bien conçue. Bernoville nous assure qu'elle sera réalisée sans esprit de parti, avec « le souci d'une rigoureuse objectivité ».

La direction en est confiée à M. Maurice Vaussard, et on ne pouvait mieux choisir. M. Vaussard est l'auteur d'un récent ouvrage sur l'Italie catholique qui manifeste de belles qualités d'écrivain, une connaissance intime d'un sujet fort complexe, et, ce qui est plutôt rare, beaucoup de bon sens et de jugement.

La consultation sera internationale et il fallait qu'elle le fût. Le nationalisme est un phénomène universel, mais il revêt selon les pays, selon les circonstances et le milieu politique où il éclôt, des différences plus ou moins profondes, qu'il faut connaître, si on ne veut pas confondre l'essentiel avec l'accessoire.

Elle est réservée aux seuls catholiques, et cela aussi était nécessaire, puisqu'il s'agit de confronter le nationalisme avec le catholicisme. On

demande aux compétences consultées : 1° de dire leur sentiment sur le nationalisme en général, son contenu doctrinal par rapport au catholicisme ; 2° ce qu'elles pensent de ses répercussions morales et religieuses dans leur propre pays, et comment il y est particulièrement envisagé.

Enfin, Maurice Vaussard a classé les personnalités enquêtées (1) par catégories, suivant la nature de leur activité. Nous lirons successivement des dépositions des théologiens et des philosophes, des juristes, des sociologues, des historiens, des hommes politiques et des écrivains.

Sans rien préjuger du fond, on peut donc dès maintenant féliciter les directeurs de l'enquête, de la manière large et pourtant simple et rationnelle dont ils ont conçu leur projet.

* * *

Il va sans dire que je ne vais pas m'astreindre à donner à nos lecteurs une reproduction photographique en miniature de l'enquête. C'est inutile. Car, comme il fallait s'y attendre, il y a du ballast dans toutes ces réponses. Il y a une foule de choses plus ou moins intéressantes, qui n'ont qu'un rapport éloigné ou qui n'en ont pas du tout avec l'objet du débat.

Les Lettres sont obligées, par courtoisie, de porter tout ce poids mort, nous pas.

J'essaierai plutôt de tirer des réponses ce qui est essentiel, tout ce qui est de nature à faire mieux comprendre le nationalisme et ses variétés et à éclairer ses rapports avec les doctrines catholiques.

Je serai objectif, comme on dit aujourd'hui ; ou plutôt, je serai loyal. Je ne ferai jamais dire à personne ce qu'il n'a pas dit, et je m'interdirai absolument de solliciter les textes.

Mais je ne m'interdirai pas d'apprécier les réponses et je ne pourrai naturellement le faire que selon mes lumières.

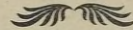
Il y a là une part de subjectivisme qu'il est impossible d'éviter.

Pour le reste, je ne suis d'aucun parti. Je n'entends m'engager ni pour, ni contre le nationalisme. Je demande à préciser, à distinguer, à comparer.

Je tâcherai, en m'aidant de l'enquête, de retenir et d'offrir à nos lecteurs, sans passion et sans parti-pris, ce qui me paraîtra digne d'être retenu tant au point de vue de la raison, qu'au point de vue de la doctrine catholique.

(A suivre.)

FERNAND DESCHAMPS.



ROME

Pie XI orateur

Aucun des nombreux discours et allocutions que prononce Sa Sainteté ne peut être taxé de banalité. On éprouve, au contraire, à les lire, une impression peu ordinaire de fraîcheur jaillissante et de jeunesse d'âme qui témoignent d'une riche nature et en même temps d'une vie surnaturelle intense. Voici encore deux exemples récents de cette éloquence du Pape.

À la séance solennelle de lecture du décret approuvant les miracles présentés pour la béatification de Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, Pie XI répondit à l'adresse du postulateur de la cause :

C'est vrai, on peut dire en un certain sens que la voix de Dieu s'est unie à celle du peuple, qu'elle s'y est conformée. Nous allons dire, par une sorte de démocratie divine. Mais, on dira plus réellement que la voix de Dieu a précédé et non pas suivi celle du peuple. La voix de Dieu a précédé en préparant l'âme de la petite Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus ; elle a précédé en lui inspirant ses admirables et héroïques vertus ; et la voix du peuple a suivi en admirant, en suppliant, particulièrement dans les pèlerinages au tombeau de la Vénérable.

Puis on entendit la voix puissante des miracles ; et le texte divin s'est réalisé à la lettre : « *Vox Domini in virtute vox Domini in magnificentia* » (Ps. 38). « O puissance et magnificence de la voix divine ! »

Il y eut donc d'abord la voix de Dieu ornant de vertu, héroïques, la biche mystique qui devait s'élaner d'une course si rapide vers les plus hauts sommets de la perfection. Puis, il y eut la voix de Dieu qui révéla à tous de miracles les richesses qui avaient été accumulées dans l'âme de son élue. « *Vox Domini præparantis cervos Vox Domini revelabit condensata* ». Véritable miracle de vertu que cette grande âme. Elle nous rappelle la parole du divin prophète : *Choses venues du Ciel en terre pour montrer une œuvre merveilleuse de Dieu, et celle du psalmiste : « A Dominum factum est istud et est mirabile in oculis nostris ».* C'est l'œuvre de Dieu et nos yeux en sont pleins d'admiration.

Miracle singulièrement instructif et intéressant. Il nous fait considérer, pour la gloire de Dieu et pour notre utilité, l'infinité de richesses de la Sagesse créatrice, dans l'ordre naturel et dans l'ordre surnaturel. C'est cette divine Sagesse qui soulève la masse magnifique des montagnes ; c'est elle qui forme et qui cache au sein des roches le cristal

admirable dans ses lignes, scintillant dans sa splendeur. C'est elle qui suscite les colosses de la terre et de la mer et qui crée les organismes invisibles des infiniment petits. De même, dans l'ordre surnaturel, la Sagesse divine a produit ces géants véritables de la sainteté qui ont nom S. Ignace, S. François Xavier, S. Philippe de Néri, S. Charles, Ste Thérèse de Jésus, et qui appellent à leur tour des géants plus grands encore, comme S. Pierre, S. Paul, S. Jean Chrysostome, S. Augustin, S. Ambroise et beaucoup d'autres, qui se dressent comme des tours sur l'horizon chrétien, et elle a produit, avec un soin infini, cette miniature très fine de perfection chrétienne et de vraie sainteté qu'est l'humble vierge de Lisieux. Et de la main de Dieu sont encore tombées ces merveilleuses énergies de la charité bienfaisante que nous admirons dans Cottolengo, Dom Bosco et tant d'autres, et, dans l'ordre naturel la multitude des créatures et si grande et si évidente utilité. Le poète chrétien, dont le monde célèbre cette année le 50^e anniversaire de la mort, l'a exprimé très heureusement :

Traductore traditore. — C'est vrai surtout pour des strophes délicates comme celles de Manzoni que cite à cet endroit Sa Sainteté. Contentons-nous de dire qu'il y est question de fleurs écloses sur une terre inhabitée et qui rayonnent et embaument dans la solitude.

Il nous semble voir dans cette fleur solitaire une image de la petite Thérèse de l'Enfant Jésus. Elle aussi a déployé la beauté de ses vertus aux regards de Dieu seul, et voilà qu'elle embaume délicieusement le Ciel et la terre.

* * *

Mais que veut donc signifier le Seigneur par une telle variété de ses œuvres ? Que signifie la vie de Sœur Thérèse, devenue parole de Dieu ? Car c'est là une des caractéristiques de Dieu, de parler par ses œuvres. Oui, les œuvres de Dieu parlent, enseignent.

La vie de Sœur Thérèse veut dire qu'il y a quelque chose qui plaît à Dieu au moins autant que les grandes vertus, fussent-elles apostoliques, fussent-elles resplendissantes de science et fécondes d'œuvres magnifiques, comme en S. François de Sales, en sainte Thérèse et dans une multitude d'autres grandes âmes, et cette chose-là, c'est la simplicité et l'humilité sincère du cœur, le dévouement total à ses devoirs d'état, à quelque degré de la hiérarchie humaine que l'on appartienne. La prière continue, la générosité prête à tous les sacrifices, l'immolation de tous les jours, l'abandon et la confiance en Dieu, entre les mains duquel est remise notre vie, et, surtout, la vie de charité, l'amour de Dieu, l'amour sincère de Jésus, cet amour qui veut véritablement le bien de Dieu et de Jésus, comme Lui-même veut notre bien, cette charité dont S. Paul a décrit les principaux caractères dans cette première épître aux Corinthiens que, par une heureuse coïncidence, nous lisons aujourd'hui même à la sainte Messe, charité qui nous fait bienveillants, patients, soucieux de tous nos devoirs, oublieux de nous-mêmes, uniquement jaloux de bien faire, charité, qui, soutenue par la foi et l'espérance, souffre tout, triomphe de tout, charité sans laquelle ne servent à rien les autres vertus, ni la science, ni les miracles. Vertu sublime que celle-là, sans aucun doute, et cependant, non seulement possible à tous, mais facile, car, comme l'observe S. Augustin, beaucoup peuvent dire : « Je ne saurais ni prêcher, ni enseigner, ni faire de rudes pénitences. Mais, pratiquer la bonté, la patience, s'humilier, prier, aimer, à qui donc ces choses sont-elles impossibles, si on les veut sincèrement ? »

La petite Thérèse de l'Enfant Jésus, devenue maîtresse et apôtre, enseigne à toutes les âmes qu'il y a un moyen facile de participer (et Dieu sait dans quelle mesure) à toutes les œuvres les plus utiles et les plus héroïques du zèle apostolique, grâce à la prière.

* * *

A la belle et bienfaisante lumière de ces enseignements, Nous félicitons l'Ordre des Carmélites, jardin mystique qui s'est orné d'une nouvelle fleur, si gracieuse et si magnifique. Nous vous félicitons également, Eminence, ainsi que tous ceux qui travaillent à conduire à bonne fin cette entreprise heureuse et qui Nous est très chère, et Nous remercions Dieu d'avoir ajouté ce nouveau présage si beau et si riche de promesses à tous ceux qu'Il nous a déjà donnés dans les Congrès et les centennaires récemment célébrés et dans la coïncidence de Notre couronnement avec l'anniversaire des Apparitions de Notre-Dame de Lourdes, et Nous recommandons à S^r Thérèse de l'Enfant Jésus, non seulement notre pauvre et indigne personne, non seulement les missions confiées au Carmel, mais toutes les missions qui furent toujours si chères à son Cœur et pour lesquelles elle eut des inventions si ingénieuses, enfin, l'Église tout entière, cette immense famille que le Cœur de Dieu a commise à notre cœur ; et que la bénédiction cordiale que Nous vous donnons, s'étend à tous ceux que vous lui présentez dans votre esprit et dans votre cœur.

Et lisez également ces conseils aussi remarquables de finesse psychologique que de zèle apostolique, donnés aux prédicateurs de carême de la Ville éternelle :

Hier, sachant que Nous devons aujour d'hui vous voir, Nous avons demandé au Seigneur ce qu'il fallait vous dire, et Nous avons reçu cette réponse : qu'il fallait vous bénir de la plus large et de la meilleure bénédiction, parce que vous êtes ses héritiers, ses coopérateurs, ses anges. Et Dieu Nous promettait d'enrichir notre bénédiction de toutes ses bénédictions, pour le plus grand bien des âmes. Et, immédiatement après, le Seigneur fit tomber Nos yeux sur un verset de l'Écriture, une parole de S. Paul, trop éloquent et trop opportune pour qu'on puisse mettre en doute que la coïncidence ne soit due à la divine Providence.

Cette parole, Fils bien aimés et collaborateurs de notre mission, se trouve dans la seconde épître de S. Paul aux Corinthiens dans ce qu'elle a de plus sublime. La voici : *Loquemini coram Deo in Christo, omnia autem propter aedificationem.* — *Parlez en la présence de Dieu, dans le Christ, le tout pour l'édification.* Cette parole renferme tout un programme, tout un traité de prédication apostolique.

En la présence de Dieu, c.-à-d. sous ses yeux. Cette seule pensée ne suffirait elle pas pour rendre solide et efficace la prédication et pour éviter de s'acquitter indignement de cette sainte mission et d'encourir le terrible reproche d'avoir usurpé la parole de Dieu ?

Dans le Christ Jésus : que demande l'Apôtre ici, sinon que la prédication soit faite dans l'esprit du Christ, avec les sentiments du Christ, comme si le Christ lui-même parlait ? Et vous le connaissez, cet esprit du Christ. On dirait vraiment que Dieu a pris soin de nous le faire connaître dans ses moindres détails, si on peut parler de détails lorsqu'il s'agit d'un objet si grand. Cet esprit, nous dit la Sainte Ecriture, de sagesse et d'intelligence, de conseil et de force, de science et de piété. Tel est donc l'esprit dans lequel vous devez annoncer la parole divine.

Parlez, dit encore l'Apôtre, et voilà un mot qui résume toute la doctrine de l'éloquence sacrée. *Parler*, non pas faire de la poésie, non pas déclamer, non pas réciter comme un acteur de théâtre. Nous fûmes autrefois chargé d'enseigner l'éloquence sacrée, et, pour Nous préparer à cet enseignement, Nous allions de temps à autre entendre les prédicateurs, spécialement pendant le Carême. Il nous semblait que cela n'était pas inutile pour recueillir des impressions et des exemples à donner à nos élèves. Or, Nous entendîmes une fois un prédicateur de Carême, d'une certaine célébrité, dans une des plus grandes églises de Milan. Près de Nous, dans l'auditoire, se trouvaient deux laïques, deux braves gens, qui écoutaient très attentivement, et qui, parfois, se faisaient un signe que Nous ne comprenions pas. Après la cérémonie, Nous sortîmes de l'Église et Nous suivîmes nos deux voisins dans l'espoir de connaître leurs impressions. Et, en effet, à peine dans la rue, un des deux demanda à l'autre : « Que dis tu de ce prédicateur ? » Et l'autre, secouant la tête, répondit : « C'est un acteur ! » Et malheureusement, c'était ainsi. Donc, *parlez*. L'Écriture nous rapporte que Dieu commandait au prophète Jérémie de *parler* au cœur de Jérusalem.

On a dit que, dans la poésie, c'est l'imagination qui parle à l'imagination, que, dans la philosophie, c'est l'intelligence qui parle à l'intelligence, et que, dans l'éloquence, c'est la volonté qui parle à la volonté. C'est une volonté qui combat et qui veut convaincre une autre volonté, et Nous dirons mieux encore que le vieux Fornari que, dans l'éloquence, c'est le cœur qui parle au cœur, c'est un cœur qui veut vaincre et conquérir d'autres cœurs.

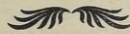
Parlez donc, et parlez de tout votre cœur, afin que vos paroles arrivent au cœur de ceux qui vous écoutent.

Tout pour l'édification. Le but de notre prédication est précisément d'édifier, de faire du bien aux âmes. Le Maître nous le signifiait lorsqu'Il a dit : « Allez, enseignez ».

Nous ne vous retiendrons pas longtemps ; Nous voulons donner un exemple de brièveté, Nous souvenant de cette anecdote : Lorsque le Cardinal Borromée, sur l'ordre du Pontife romain, partit, jeune encore, pour prendre, à l'exemple de son grand cousin, S. Charles, le gouvernement de ce vaste diocèse dont Nous fûmes Nous-même évêque durant quelque temps, insistant auprès d'un orateur célèbre demandant des conseils pour la prédication : « Eminence, pensez beaucoup et longtemps mais parlez brièvement.

Vraiment, l'abbé ou le chanoine Ratti devait être un professeur d'éloquence incomparable.

LOUIS PICARD.



ITALIE

Fascisme et Franc-Maçonnerie

Nous avons vu les fascistes appliquer les méthodes anti libérales du Saint-Office et de l'Inquisition contre les doctrines communistes

et socialistes. Voici qu'ils pratiquent maintenant, et sur une grande échelle, l'excommunication majeure. Il n'est plus possible, désormais, d'être ensemble fasciste et franc-maçon.

Le Grand Conseil du fascisme « invite les fascistes francs-maçons à choisir entre le Parti fasciste et la Loge. On ne peut pas appartenir à la fois à l'un et à l'autre. Il ne doit y avoir pour les fascistes qu'une seule discipline, la discipline fasciste ; une seule hiérarchie, la hiérarchie fasciste ; une seule obéissance, l'obéissance absolue, totale et quotidienne au chef, à tous les chefs du fascisme ».

Telle est la résolution votée, après trois heures de chaude discussion dont les détails sont gardés dans le plus grand secret, par l'unanimité, moins quatre abstentions, du grand état-major du fascisme.

Remarquons qu'il ne s'agit pas d'un décret ministériel. Plusieurs journaux nous paraissent avoir versé dans cette confusion. Les francs-maçons ne sont pas frappés ni menacés par le gouvernement italien, mais seulement expulsés du Parti fasciste. Rien n'empêche Mussolini de confier encore des charges importantes, dans l'administration de l'Etat italien, à des francs-maçons notoires. Seulement il est trop clair qu'il n'en fera rien. Être franc-maçon était naguère en Italie la plus efficace des recommandations, la meilleure garantie de rapide avancement, c'est devenu un vice rédhibitoire, un véritable handicap. Cela rétablira l'équilibre.

Aussi faut-il voir l'ensemble avec lequel les fascistes francs-maçons démissionnent, non pas du fascisme, mais de la franc-maçonnerie. Il faut également lire la circulaire du Rite écossais (*Piazza del Gesù*), c'est-à-dire de la moins farouche des deux francs-maçonneries italiennes. Avec une humilité parfaite, ces messieurs de la Loge écossaise donnent entièrement raison au grand conseil fasciste. Mais, que les maçons écossais ne se déconcertent pas, il n'y a rien qui les concerne dans la décision du Parti fasciste. Le programme et la discipline du rite écossais peuvent se concilier avec le programme et la discipline du fascisme. Que Mussolini et ses lieutenants veuillent bien se rassurer et compter sur notre loyauté et notre dévouement.

J'y compte, répond Mussolini, qui ne se contente pas des plus belles promesses et qui aime les situations claires. D'après les articles des journaux fascistes, on peut être persuadé que les dirigeants du Parti ne feront pas de distinction entre les francs-maçons de la *Piazza del Gesù* et ceux du *Palazzo Giustiniani*. Les premiers ont ajouté par leur lâcheté au coup mortel que vient de leur assener le fascisme.

Rapprochement extrêmement intéressant, les mêmes francs-maçons à peaux de moutons, mais qui n'en sont pas moins loups que les autres, avaient essayé par une platitude analogue d'échapper à la condamnation portée devant le monde contre la franc-maçonnerie par Sa Sainteté le Pape Léon XIII. Voici le fait tel que nous le trouvons raconté dans un livre antimaçonnique canadien, intitulé *Manuel du franc-catholique* :

« En 1884, le F. . . Prince de Galles, G. . . Maître, écrivait personnellement une lettre autographe au Pape *Lumen in coelo*, pour obtenir de Sa Sainteté que « le Père des Chrétiens » exceptât de toute condamnation la Maçonnerie impériale anglaise. (Suggestion, sans doute, du « Suprême Conseil » Écossais, dont le Prince, depuis 1874, pouvait se croire le « Souverain Commandeur ».)

Léon XIII en savait plus que S. A. R. Il daigna répondre personnellement en ce sens : « Que les Loges anglaises, avec leur « hypocrite tranquillité » sont plus redoutables à l'Église que la turbulence des francs-maçons dans d'autres pays ».

La lettre privée du Prince et la réponse privée du Pape ne furent publiées ni par le Prince ni par le Pape. Les deux documents sont aux archives du Vatican. Mais la révélation du fait est due à un haut F. . . M. . . belge, confident sans doute, non du F. . . Prince, mais du Sup. Cons. d'Angleterre, qui avait des relations intimes avec celui de Belgique (Bruxelles, fondé le 11 mai 1817, par celui de France, Paris). C'est le F. . . 33° Tempels, du Sup. Cons. de Bruxelles, qui commit l'authentique indiscrétion, « *inter fratres* ». Elle fut publiée à l'usage des F.F. internationaux, réunis en « Conférence » à Anvers, en 1894 (Conférence maçonnique internationale d'Anvers, 21-24 juillet 1894).

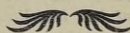
Voici ce qu'on lit au pp. 38-39 du compte rendu secret : « P. 38 : « Le F. Tempels, membre du Sup. Cons. de Belgique, s'exprime ainsi : « L'expérience a démontré que cette méthode (anglaise 1721 1723) « Constitution » de la Grande Loge qui permet l'appel à tous les hommes de tout culte et de tout parti, a invariablement pour effet de les entraîner dans le sens de la liberté de l'esprit » (libre-examen, libre-pensée, libre-chair) « en matière religieuse, dans le sens « libéral », en matière politique. Cette influence a été parfaitement perçue par le papisme et les Jésuites. (Saluez ô Jésuites !), « les seuls adversaires

réels et logiques de l'institution maçonnique ». (Hommage éclatant à la perspicacité des Papes et des Jésuites, guidés par les Papes). » « C'est contre les loges (anglaises) les plus fideles au Statut (de 1721-1723) que leur haine est la plus vive. Elle s'est manifestée de cette manière en un incident récent.

« Le Prince de Galles, G. Maître en Angleterre, dans une lettre fort modérée, avait (p. 39) représenté au Pape (Léon XIII) la convenance de faire une exception, pour les loges anglaises, dans le reproche d'impiété que, avec ses anathèmes ordinaires, il avait adressé aux loges en général (Encyclique du 20 avril 1884). Le Saint-Père répondit au Prince en ce sens que les Loges anglaises, avec leur hypocrite tranquillité, sont plus redoutables à l'Église que la turbulence des francs-maçons dans d'autres pays ».

Nous le répétons, les fascistes ne se contentent pas d'admirer l'Église et d'en faire des éloges dithyrambiques. Ils lui empruntent ses méthodes de gouvernement.

LOUIS PICARD.



FRANCE

Politique d'abord

Le mot est de Charles Maurras et on ne manque pas de le lui reprocher. C'est à lui sans doute que fit allusion M. Goyau dans son discours de réception à l'Académie quand il disait :

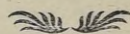
« Il (Denys Cochin) admirait beaucoup le portail de la cathédrale de Bourges, et savez-vous pourquoi ? C'est parce qu'autour de la figure centrale du Christ y paraissent d'abord les saints en prière, et puis les savants, plongés dans la lecture des livres, et puis, tout au bout, les rois, couronne en tête, épée en main. Oui, Messieurs, il plaisait à Denys Cochin que le protocole de nos vieux imagiers donnât aux rois cette place, car « on fait ainsi descendre la politique, disait-il, à la place qu'elle mérite ». La prière, la pensée passent avant la puissance ; la politique ne fait qu'aplanir le terrain ; l'œuvre véritable, l'œuvre humaine, c'est la science, c'est le trésor, sans cesse augmenté, de nos connaissances philosophiques. La politique me paraît la servante des autres œuvres de l'intelligence humaine... »

Le lendemain, Maurras répondait dans *L'Action Française* :

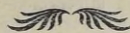
« Seulement, sans cette servante, les autres œuvres ne seraient pas. Sans ce moyen inférieur, ces buts supérieurs ne seraient pas atteints. Sans la cité et sa discipline et sa politique, les hautes politesses de l'esprit s'évanouiraient, ou plutôt n'apparaîtraient pas. Quand nous disons « politique d'abord », nous disons : la politique la première, la première dans l'ordre du temps, nullement dans l'ordre de la dignité. Autant dire que la route doit être prise d'abord que d'arriver à son point terminus ; la flèche et l'arc seront saisis avant de toucher la cible ; le moyen d'action précèdera le centre de destination. Mais n'est-ce pas le bon sens même ?

On m'épargnera de chercher aujourd'hui dans la Somme théologique l'axiome élémentaire d'après lequel les voies et moyens sont disposés en avant des fins. Il est trop clair que, si les saints peuvent prier en paix et les sages travailler avec fruit, c'est que l'épée guerrière menée par le sceptre des rois a déterminé autour d'eux la zone où ces occupations sublimes restent possibles. Quand Syracuse est prise, Archimède est égorgé, et tant pis pour le théorème. Quand l'ordre politique français est révolutionné, Lavoisier et Chénier sont guillotins, tant pis pour le poème inachevé, tant pis pour la formule de réactifs laissée en suspens !

Ai-je dissipé le malentendu, car c'en est un ? M. Cochin ne me le dira jamais, et Georges Goyau est-il assez détaché des idées de « cardinaux verts » pour descendre de l'admirable cheval de bataille qui fut de tout temps si utile à nos contradicteurs démocrates et libéraux ? Je le veux, je l'espère, mais je n'en sais rien ».



Le Cercle Saint Jean de Capistran nous prie d'annoncer la conférence que donnera M. C. Van Overbergh, sénateur, le mercredi 28 courant à 8 1/2 heures, 34, rue de Stassart. Sujet : Le travail.



Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000 Réserves : 22.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Forts.

BUREAUX DE QUARTIER :

Bureau A : Place Bara, 14, Cureghem

Bureau B : Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Bureau C : Place Saintelette, 26, Molenbeek

Bureau D : Rue de Tongres, 60-62.

GROS :
rue des Bogards, 16
BRUXELLES

SAVON DALTON

Pour votre toilette



Typographie — Lithographie — Registres

Van Campenhout, Frères et Sœurs

FRANÇOIS VAN NES

(Successeur)

Tél. Br. 2764 BRUXELLES 13, rue de la Colline

PAPETERIE ET MAROQUINERIE DE CHOIX

Menus - Cartes d'Invitation - Carnets de Bal

Lettres de faire part

CHAPELETS — LIVRES DE PRIÈRES

L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES

CONTRE

L'Incendie et

les accidents

de toute nature

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE 4,200,000 Francs

Agences dans tout le pays

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

10, rue de la Bourse, 10

Directeur : N. DIERCXSENS

A la Grande Fabrique

◇ ◇ ◇

E. Esders

26, rue de la Vierge Noire, 26

Bruxelles

◇ ◇ ◇

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

◇ ◇ ◇

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.



La Voix de son Maître

La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques.

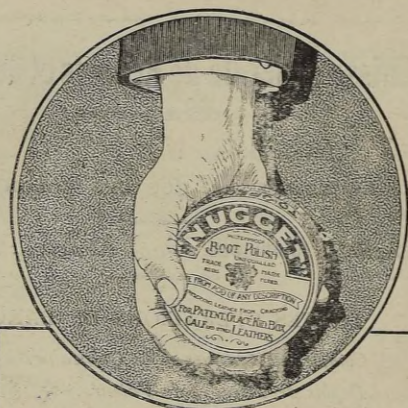
C'est le symbole de la suprématie

—

Demandez nos Catalogues et l'adresse du revendeur le plus proche

—

C^{ie} française du Gramophone
BRUXELLES
51 Avenue de la Porte de Hal
65, rue de l'Écuyer



Un "tiens" vaut mieux que deux "tu l'auras"
"NUGGET" est sûr
l'autre ne l'est pas

Etablissement Mauquoy & Fils

Graveurs — Medailleurs — Photograpeurs — Timbreurs

7, Marché St-Jacques, ANVERS

MAISON FONDÉE EN 1875

Tél. 6242



LA MAISON DU TAPIS

BENEZRA

RUE DE L'ÉCUYER, 41-43 BRUXELLES

TÉLÉPHONE 271.15

LES PRIX DÉFIENT
A QUALITÉ ÉGALE
TOUT CONCURRENCE

TAPIS D'ORIENT, anciens et modernes. MOQUETTES UNIES tous les tons. TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS (divers dessins et toutes largeurs). CARPETTES DES FLANDRES et autres (imitation parfaite de l'Orient). TAPIS D'AVIGNON unis et à dessins

ATELIER SPÉCIAL
POUR LA REPARATION
DES TAPIS